



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

# Noël

« Lorsque, la guerre finie, je revins au bercail, je restais un moment las, ému, tourmenté, à vivre mon passé.

Parmi les personnages d'un monde révolu, une petite fille reparaissait souvent.

Elle était belle, grande, bien qu'elle n'eût que sept ans.

Des cheveux coupés courts dégageaient son visage doux, souriant ou grave, un peu triste parfois.

Elle m'appelait son frère, nous n'étions que cousins.

Chaque heure apportait la joie d'un miracle renouvelé, la vie.

La sienne nous échappa un soir.

L'enfant de mon enfance devenait souvenir.

Un garçon de quinze ans regardait dans le ciel monter une nouvelle étoile ».

Ainsi commençait et se terminait « LE MARCHAND DE THERIAQUE, Nous les Neiges d'antan », un récit écrit il y a une quinzaine d'années par celui qui avait regagné « ses pénates, en hâte, car il était soldat et non pas militaire », comme l'exprime César l'animateur charmeur, loquace et touchant du livre d'où est extrait le NOEL qui va suivre.

Cette petite fille qui fut sûrement mon étoile, vous allez la retrouver, furtivement évoquée, dans l'exergue au titre de note de musique précédant ce NOEL que j'offre à tous ceux qui se battirent et souffrirent pour que vive la France.

« Il faut savoir lever les yeux pour regarder dans l'infini l'étoile qui brille pour nous et la suivre inlassablement jusqu'aux rives de l'éternité ».

Et que la paix soit en vous tous. Merci.

## Ré

Même si l'on me prouvait qu'il n'y a vraiment rien au-delà de l'ici : je croirais.

C'est si joli de croire comme on croit à l'amour, aux châteaux en Espagne, aux contes, au trèfle qui a quatre feuilles ou à la fleur que l'on effeuille, au chiffre treize, à la main de Fatma des uns, aux sept branches de la Ménorah de certains, à la lumière des lointains, au cierge que l'on brûle et devient infini, aux prières que l'on dit, aux larmes que l'on offre.

Je croirais, parce qu'il faut qu'un jour nous nous quittons, mais que je sais déjà, maintenant que ma vie a couru les chemins où l'on trouve les joies mêlées avec les peines, que l'on se reverra. Une petite fille du temps de ma jeunesse, une sœur, mais qui ne l'était pas mais était plus encore, des grands-parents qui nous gâtèrent et d'autres, aussi, qui nous aimèrent. Et nous irons ensemble par le très long silence dans lequel s'engloutissent nos vaines exigences et, redevenus purs, si maudits que nous fûmes, veillerons tendrement sur ceux qui nous oublient mais ont besoin de nous.

Oui, de toutes mes forces et de tout mon vouloir : je croirais.

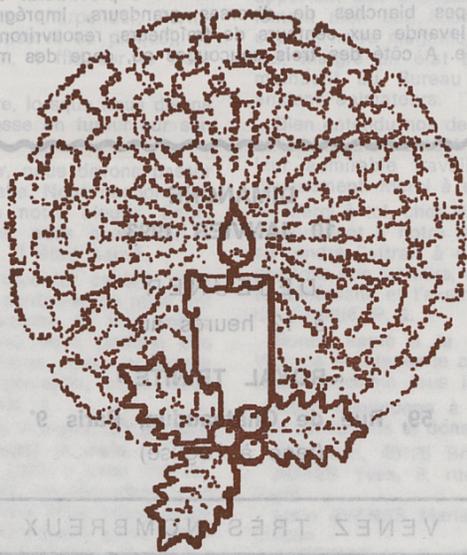
« Tant crie l'on Noël qu'il vient ».

François VILLON,  
Ballade des proverbes.

## NOËL

Hé oui ! Monsieur, en Provence nous affectionnons les surprises. Un grand penchant à nous faire plaisir. Voici la vôtre : un Noël à la provençale.

Cet avant-dernier soir, comme un fin cuisinier offre son meilleur plat, César me servait sa merveille. A la provençale ! Et, quoique nous eussions généreusement mangé, ce fut avec une faim de loup que, fruits du terroir savourés, je me jetais sur ce « dessert » pendant que Louise-Marie rendait la table nette et que, revenue vers nous, silencieuse et souriante, elle me fixait d'un air soutenu, insistant, lèvres légèrement entrouvertes, toute à sa préoccupation, à son désir profond que je sois certain du ravissement qu'ils voulaient me procurer. César parla longtemps ce soir-là.



Notre plus grande fête, Monsieur, dont la cause nous vient du fond de ces deux millénaires où les païens d'Antioche nous appelèrent chrétiens et que le nom subsista. Une fête sacrée, plutôt sacralisée, la fête du bonheur, grave, et de tant de ferveur, gaie, célébrant la naissance, sublime providence, d'un être d'excellence pourvoyeur d'espérance.

Cette fête de la Nativité, il faut absolument vous en persuader, reste très enracinée en Provence et, bien que nos anciens ne s'y retrouveraient plus guère, il demeure que les sons des cloches qui convient chaque fidèle à joindre ses prières à celles d'autres fidèles autour d'un credo d'amour ne produisent pas ici semblables résonances, dans les esprits et dans les cœurs, qu'ailleurs. Là aussi se maintinrent le plus les vieux Noël chantés dont la coutume remontait au début du XII<sup>e</sup> siècle, l'Avignonnais Nicolas Saboly se distinguant par une composition datant du XVII<sup>e</sup> siècle, Placide Cappeau, de nouveau un méridional, apportant sa contribution avec les paroles du « Minuit, Chrétiens » extraites d'un poème épique pourtant plutôt anticlérical. Les crèches, dont la représentation dans l'Eglise ne commença que vers 1220 sous Saint-François-d'Assise, se magnifieront dans nos santons, santouns, petits Saints, figurines en plâtre doré, rois mages, bergers, bohémiennes, créatures humbles agenouillées priant, animaux de chez nous et d'Orient porteurs d'offrandes, sujets naïfs et grandioses disposés par les adultes, précautionneusement, afin de procurer à tous un pareil enchantement. Seuls les arbres de Noël échapperont à notre compétence puisque, mentionnés dans des contes allemands du côté de 1600, ils arrivèrent en France au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle dans les malles d'Hélène de Mecklembourg. Dure la bûche de nos meilleurs fruitiers. Vous entendrez bientôt les chants du bois qui brûle s'élever lentement, hésitants, conquérants, brillants puis éclatants et, après maints sursauts, se calmer, apaisants.

Nous étions donc en Palestine, particulièrement en Judée. Mars et avril ne sont pas chauds en ces contrées. La Pâque de ce mois de Nissane, cette Pessah célébrant la sortie d'Egypte, battait son plein. Le pain azyme garnissait les boutiques. Le nouvel an juif débutait. Dans une étable de Bethléem, à une heure de Jérusalem, à côté d'un âne, d'une vache, sur un morceau de toile couvrant la paille, une femme en gésine pleurait, de peur, de froid et de souffrance : elle attendait la délivrance. Une matrone s'affairait autour, l'instruisant des positions à prendre pour l'aider dans son ouvrage car la parturiente était jeune, jeune ineffablement, tandis que l'homme las préparant la mangeoire où l'on mettrait le nouveau-né et donnant l'impression du mari, semblait sans âge, usé, vraiment, ainsi que s'effiloche un songe dans le vent. La mère hurla, l'enfant cria, et des sillons profonds creusèrent le visage de celui qui tiendrait lieu de père car, vraisemblablement, il n'y avait pas eu consommation. L'hymen apparemment intact, elle venait de se révéler comme vierge aux yeux étonnés, incertains, aux doigts hésitants mais experts, de celle qui l'accoucha, le répandit et que l'on crut, et de mettre au monde le sujet qui allait tant le bouleverser. De Myriam, on la dit Marie, et lui resta Joseph. Le garçon porterait le nom de Jésus auquel s'ajouterait « Christ », du latin *Christus*, du grec *Khristos*, de l'hébreu *Mashieh* et de l'araméen, la langue qu'il parlerait, *Messih*, c'est-à-dire « Messie », l'oint, le rédempteur des prophètes, le *Christ-Roi* consacré par Dieu.

Cela se passait cinq ou six ans, peut-être sept, avant que la tradition chrétienne ne fit naître Jésus, Joseph étant venu à Bethléem pour satisfaire à un recensement ordonné par Auguste, empereur romain contrôlant la Judée pas encore, toutefois, province romaine. Et Jésus sera mis en croix, je crois que vous savez pourquoi et toutes les abominations que l'on pu commettre en son nom. Il fut le « maître » des cours syncrétiques, des paraboles difficiles à assimiler mais simples à interpréter car elles pouvaient exprimer ce que

(suite page suivante)

# VŒUX



Marquée par des maheurs innombrables, l'année 1992 s'achève sur l'angoisse et l'interrogation. La violence, le cynisme et l'égoïsme des Etats ont laissé sur les chemins du monde des traces cruelles. Les outrages à l'ordre naturel, à la justice et à la charité se sont multipliés et déployés sans vergogne.

Il y a un demi-siècle Saint-Exupéry écrivait : « Je hais mon époque de toutes mes forces. L'homme y meurt de soif. Il n'y a qu'un seul problème, un seul de par le monde, rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles. On ne peut pas vivre de frigidaire, de politique, de bilans et de mots croisés. Voyez-vous on ne peut pas ».

Propos lucide et désenchanté, vite emporté, roulé comme un galet par le flot matérialiste et marchand de l'après-guerre, l'exaltation du progrès continu, le développement accéléré des sciences et des techniques, la négation des valeurs millénaires, la désintégration des noyaux sociaux, la course aventureuse vers de nouvelles et meurtrières utopies.

Chemins bordés de ronces où déchirer ses mains, chemins d'orgueil qui épuisent l'esprit et répandent la mort. L'heure en effet est à la « politique », aux « bilans », ces deux moteurs dont les ratés agitent les peuples, les projetant les uns contre les autres dans la fureur et dans le bruit. Les yeux et les oreilles n'en peuvent mais. S'il s'en trouve encore, les paroles du sage ne sont pas écoutées. L'inconscience de quelques-uns génère le désarroi du plus grand nombre, semant la confusion et dérobant l'avenir.

Que ce tableau du monde ne nous effraye pas, il n'est jamais trop tard... Ne laissons pas les cendres de l'habitude nous saisir l'âme, cultivons chaque jour le courage qui tient l'homme debout face au vent, prêt à avancer, à lutter...

Chers camarades et amis du « Lien », que vous soyez malades ou bien portants, entourés ou esseulés, courageux ou désespérés, nos pensées vont vers vous qui restez fidèles et solidaires : que l'an nouveau vous garde l'espérance, vertu « qui entraîne tout ». Le temps a fait de nous ce que nous sommes, mais regardons nos mains, simplement : malgré nos manques, elles sont moins vides qu'il n'y paraît.

BONNE ET HEUREUSE ANNEE !

J. Terrabella.



Retenez bien  
cette date

Judi  
15  
Avril  
1993

## Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

A LA CHESNAIE DU ROY

Venez nombreux retrouver vos camarades d'hier et vos amis d'aujourd'hui. Vous ferez de ce jour de rencontre un grand moment d'amitié et de fraternité.  
Venez : un cadeau-surprise commémoratif vous attend !



# COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

La plupart de nos retardataires ont eu des ennuis de santé, ce qui ne les empêche pas de rester fidèles à l'Amicale qui les remercie pour leurs cotisations et leurs dons. Il s'agit de :

Mlle BELLOT Françoise, 94800 Villejuif.  
L'Abbé DREMONT Marcel, 10, rue Louis Grignon, 51000 Chalons-sur-Marne.

Mme DUPRE Christiane, 45270 Bellegarde, qui ajoute à son don son bon souvenir aux anciens de Sandbostel.  
HENRY René, 54740 Haroué.

BLANCHON Pierre, 07110 Uzer.

MONNET Adrien, 63000 Clermont-Fd.

PIERRE Marcel, 88250 La Bresse.

DUPREZ Michel, 59200 Tourcoing.

DURAND Pierre, 54700 Pont-à-Mousson, qui nous envoie un don de la part d'Ismail RODRIGUES.

POUSSERET Pierre, 25000 Besançon.

GRILLET Paul, 74250 Bogève.

KIEFFER Julien, 84000 Avignon.

Mme MAILLET Antoinette, 76550 Offranville.

MARTELLI Pierre, 20200 Bastia.

POTIER François, 95250 Beauchamp.

MARTIAL Pierre, 85700 St-Mesmin.

Mme MIQUEL Pauline, 75020 Paris.

ROBINEAU Guy, 47000 Agen.

Mme BARRAQUE Henriette, 64230 Mazzerolles.

Une jolie carte de nos amis EVRRARD vient de nous parvenir de Menton ; ils nous écrivent : « Nous pensions pouvoir vous envoyer un peu de soleil, mais il nous a trahis et n'est pas au rendez-vous. Comme me disait ma grand-mère : Pour faire un tel temps, il ferait mieux de ne pas en faire du tout ! »

Nous ne sommes guère plus gâtés à Paris chers amis, mais comme vous nous l'écrivez, vous profitez quand même du spectacle permanent de la mer dans un décor merveilleux. Que c'est beau la France !

Notre ami COLIN Armand, 44800 Saint-Herblain, nous écrit : « Si, en tant qu'ancien prisonnier au stalag XB, j'ai lu dans Le Lien, avec beaucoup d'intérêt, l'article intitulé Stalag XB, où sont relatées les horreurs commises à l'arrivée des déportés, en avril 45, j'ai, par contre, regretté l'absence de toute allusion aux nombreux zébrés allemands se trouvant parmi eux ! »

« Quelques jours plus tard, devant l'avance des troupes anglaises, les déportés devaient quitter le camp.

« Sanitaire et interprète à l'hôpital de Sandbostel, je me trouvais près de la morgue avec le médecin capitaine français Samuel. Devant nous, sous la garde de lager S.S., passait ou plutôt se traînait un long... un très long convoi de déportés. Ils marchaient 3 par 3, au centre un malade soutenu par ses deux camarades.

« Brusquement, à deux pas un homme s'effondra. Cris et hurlements du lager S.S. Intervention du Docteur Samuel qui, s'avançant vers le gardien, lui dit en allemand : « Cet homme est malade, très malade. Il ne peut plus marcher ! »

« A notre surprise, le lager S.S. ordonne d'aller chercher pour le malade une voiture au camp.

« Deux déportés, ceux qui encadraient le malade, viennent vers nous pour nous donner leur ration de pain que nous refusons... et nous nous apercevons que tous les zébrés, ces déportés, sont des Allemands, la plupart très jeunes.

« Tandis que le convoi s'éloigne, pendant quelques instants nous allons rester seuls avec notre Allemand.

« Rapidement, le Docteur et moi nous le rentrons à la morgue. Nous échangeons ses vêtements avec ceux d'un mort roumain (la Roumanie avait changé de camp) que nous portons sur la route... mais ses pieds sont glacés ! Vite je lui mets ma dernière paire de chaussettes. La charrette arrive, le conducteur se contente de me dire en allemand : « Jette le dedans ».

« A la morgue il nous reste notre malade allemand, atteint du typhus !

« C'est un maître charpentier, matricule 73101 (j'ai conservé sa plaque), 10 ans de déportation, 4 fils sur le front russe.

« Malgré sa fièvre, lorsque nous disons « Hitler », il se dresse en fureur sur son brancard.

« Pour le soigner, nous devons passer devant une sentinelle. Nous cachons les médicaments sous notre blouse. Enfin, après quatre jours, nous avons pu le rentrer à l'hôpital. Il était sauvé.

« Si j'ai tenu à raconter ce fait, c'est que des gens, par centaines de mille ont lutté contre le nazisme et sont morts pour cela et quand nous parlons des camps de déportations nous ne devons pas oublier les Allemands, sinon nous sommes des racistes ! »

— Nous remercions Armand COLIN pour sa mise au point juste et vraie.

Je me permets, sans y avoir été expressément autorisé, de reproduire une partie de la lettre que nous avons reçue de notre ami PERRON Henri, 95170 Deuil-La Barre, qui a été pendant 40 années le talentueux Rédacteur en Chef de notre journal « Le Lien ». Il vit maintenant en reclus avec sa chère épouse dans son appartement, supportant allégrement le poids des ans.

« Chers amis,

L'an fuit vers son déclin comme un ruisseau qui passe... Cette pensée d'automne me vient à l'esprit pour me rappeler que 1992 va finir, que 1993 pointe à l'horizon et que les amis Marcel MOURIER et Joseph TERRAUBELLA commencent à fourbir leur Bic pour appeler les membres de notre groupement V B - X A, B, C à faire leur principal devoir d'amicalistes, c'est-à-dire régler leur cotisation 1993. Vous qui avez œuvré toute l'année pour maintenir de main ferme cette amicale qui commence à trembler sur ses bases, avez droit à toute la reconnaissance. Les adhérents n'ont plus qu'un acte à faire pour la prouver, c'est de régler le plus tôt possible leur cotisation 1993 au prix fort.

Certains d'entre nous savent par expérience que l'arrivée d'un chèque (plus ou moins gros) rue de Londres, est un tonique d'une puissance formidable pour nos vigilants amis du Bureau. Ils ont chaud au cœur de voir que ceux pour lesquels ils travaillent sans relâche ne sont pas des ingrats.

J'apporte donc dès maintenant mon tribut à cette reconnaissance et je joins à cette lettre un chèque de 1.000 F pour ma cotisation 1993. Je sais que vous en ferez bon usage.

A vous tous ma reconnaissance et ma fidèle amitié. Je range mon frein dans ma petite banlieue en pensant que je ne peux plus me rendre utile à ce bureau que j'ai tant fréquenté pendant 40 années (j'y ai fait mes premiers pas d'amicaliste en mai 1943 !)

Je comprends qu'il est difficile de trouver des aides qui viendraient vous épauler dans vos travaux. L'âge est un terrible handicap pour les anciens P. G.

Seules les compagnes de nos camarades décédés peuvent venir remplacer ceux qui furent les meilleurs d'entre nous.

Il faut remercier chaleureusement notre amie Odette ROSE pour son exemple de venir travailler au Bureau en remplacement de notre ancien Secrétaire Général Maurice ROSE, emporté par une terrible et longue maladie.

Mes hommages et mon bon souvenir à Robert et à sa charmante épouse qui apportent leur concours au Bureau. Egalement mon bon souvenir à mon vieux copain, notre magnifique Pierre PONROY qui, malgré un état de santé déficient, maintient au Bureau la présence des anciens animateurs.

Bien entendu nos deux vedettes Marcel et Jo ont droit à tout notre respect pour leur admirable travail et leur complet dévouement. Merci à eux ».

— Merci à toi, cher Henri, pour ton long dévouement à notre Amicale, pour avoir su rendre l'attrait à ce journal, apprécié par tous nos lecteurs, et merci aussi pour ta générosité et l'exemple que tu donnes de l'amitié P. G.

Bonne santé à ta charmante épouse Victoria et « tenez le coup » le plus longtemps possible tous les deux.

Nous continuons à accuser réception des cotisations et dons de nos amis :

ALI Jean, 49125 Briollay.

AUBES Yves, 8, rue Mirabeau, 75016 Paris.

Mme AVENAS Marie-Louise, 13150 Tarascon.

BASSINOT Louis, 49510 Vihiers.

BRUN Maurice, 06140 Vence.

BUVRON Jacques, 06000 Nice.

CARLIER Jules, 80200 Péronne.

CASTIGNEROL Henri, 52330 Colombey Les Deux Eglises.

CHAFFRAY Emile, 63230 Pontgibaud.

CHAMÉLIERE Jean, 42590 Neulise.

CHAMPEAU Georges, 75116 Paris.

CHATEAN René, 92250 La Garenne-Colombes.

CREUSOT Jean, 88120 Vagney.

Mme DESPAGNE Marcel, 78800 Houilles.

DESTOUCHE Lucien, 92350 Plessis-Robinson.

DURANTON Georges, 78100 Saint-Germain-en-Laye.

EVRRARD Marius, 71880 Chateaufort-Le-Royal.

Mme Vve FEVE René, 88000 Epinal.

FISSE Henri, 33710 Bourg-sur-Gironde, qui se montre toujours aussi généreux.

FOURMONT Charles, 75020 Paris.

DE GAIFFIER Guillaume, 02240 Parpeville.

GAILLARD Joseph, 74000 Annecy.

GAMBLIN Maurice, 44490 Le Croisic.

GAUTHERET Raymond, 01000 Bourg-en-Bresse.

GAUTHIER Raymond, 88220 Xertigny.

GRAPPIN Michel, 21000 Dijon.

Mme GUENIER Etienne, 28500 Vernouillet.

GUIGNON Jacques, 79000 Niort.

Mme GUILLAUME Germaine, 01600 Trévoux.

HAMEL Jules, 76000 Rouen.

HENRY André, 94210 La Varenne Saint-Hilaire.

HUMBERT Georges, 57158 Metz.

Mme JACQUET Gisèle, 51350 Cormontreuil.

KOESTEL Pierre, 1, Villa Pasteur, 95410 Grosly, serait heureux d'avoir des nouvelles des anciens P. G. qui ont « galéré » avec lui et joué dans l'« Equipe » ou chanté au « Pigalle » (X C).

LACROIX Adrien, 38690 Le Grand Lemps

LAINÉ Gustave-Maurice, 27330 La Neuve Lyre.

LAMIRAND Henri, 39220 Haubourdin.

LAUBIN Robert, 27260 Epaignes.

Le FLOCH Jean-Louis, 29000 Quimper.

LEGA Marcel, 20253 Farinole.

J.-Ch. de MALHERBE, 44000 Nantes, en ajoutant nos sincères félicitations et meilleurs vœux à sa mère qui a fêté ses 100 ans entourée de 150 descendants.

MESGNY Maurice, 75012 Paris.

Mme MICHAUD Roger, 03200 Vichy, qui, en plus de sa générosité pour notre C. S. écrit : « Mon mari ayant tellement conservé l'esprit « prisonnier » que, fidèle à son souvenir, je le serai aussi pour votre Amicale.

Mme Paul MORLIERE, 80900 Amiens.

NICLOT Maurice, 92400 Courbevoie.

OUDEA René, 95850 Jagny-sous-Bois.

PALMER Daniel, 04300 Forcalquier.

Mme PARUELLE Thérèse, 14150 Ouis-treham.

PERRY André, 54420 Saulxures-lès-Nancy.

PETIT André, 51100 Reims, qui nous flatte vraiment en écrivant : « J'attends toujours Le Lien avec impatience. Je le devore de la première à la dernière ligne et c'est à peu près la seule lecture qui m'intéresse maintenant ».

PONCET Léon, 01160 Pont-d'Ain.

Mme REYNAUD Josette, 42140 Chazelles-sur-Lyon.

SANTIAGO Emmanuel, 64200 Biarritz.

A. SALVAGNIAC (Médecin-général Inspecteur), 78000 Versailles.

Mme Yvonne VECHAMBRE, 75020 Paris.

VINATIER Guy, 17800 Pons.

VINCENS Joseph, 31340 Villemur-sur-Tarn.

DUCLoux Paul, 71220 La Guiche, depuis quelque temps silencieux, m'a adressé une longue lettre récapitulative des maux terribles qu'il endure depuis vingt ans ! L'exemple du courage admirable et constant dont il a fait preuve tout au long de son calvaire est sans égal, je crois, au sein de l'Amicale. En votre nom à tous, je l'assure de notre sympathie véritable et de notre sincère amitié.

Merci à sa « secrétaire » improvisée, madame Paul DUCLoux, et bon courage à elle. (J.T.)

## CARNET NOIR

RYSTO Raymond, 92420 Vaucresson. C'était un ancien du V B, fidèle de l'Amicale et de ses rencontres.

DUNAND Benoît (X B) de la « Pierre Bénite ». Ses obsèques ont eu lieu le 29-03-1992. J'avais rencontré ce camarade à Lourdes, en juin dernier, il ne m'avait pas semblé souffrant de quoi que ce soit, au contraire. A sa famille, nous adressons toute notre sympathie. (J. T.)

SEUROT Alexandre, 92600 Asnières.

VALENTINI Augustin, de Bastia (H.-C.).

LESOIVE Odette, épouse de notre camarade Maxime, 76600 Le Havre.

CORMONTAGNE Claudie, épouse de notre camarade Roland, 93360 Neuilly-Palaisance.

CARPIER Georges, (information de son fils Guy) décédé le 28-03-1991.

BANTOIS André, 22680 Etables-sur-Mer.

FEVE René, 88000 Epinal.

MOULIN Jean-Baptiste, 42660 Saint-Genest-Malifaux.

SAUGE Gaston, 36600 Valençay.

VAUTHIER Paul, 88220 Uzemain.

BLANCHON Pierre, 07110 Uzer (ex-P. G. du Stalag X B).

L'Amicale présente à ces familles ses condoléances attristées.

## ECHOS ET CORRESPONDANCES

La bimestrialité du journal, redisons-le une fois encore, peut être à l'origine du retard dans la publication des lettres que vous nous envoyez, ou des informations de toute nature qui, dès lors, peuvent sembler « dépassées ». Il n'en est rien si on veut bien les considérer avec attention, étant sélectionnées pour leur valeur intrinsèque. En conséquence, ne croyez pas à quelque désintérêt de notre part, ou à une négligence coupable. Mais il peut se faire aussi que votre envoi ne nous soit pas parvenu. Dans ce cas, nous vous demandons de récidiver sans vous décourager.

— ★ —

De la correspondance de l'été, qui a été d'une rareté exemplaire et étonnante, voici encore quelques reliquats :

● Une carte postale de Marrakech ainsi libellée : « Avec notre bon souvenir. Nos meilleures amitiés, et parfaite santé. Amitiés aux amis du cher Lien ». Signatures (deux)... illisibles — Que les intéressés veuillent bien m'excuser. Je les remercie de leur gentillesse.

● De Hong Kong... une carte de nos Canadiens, Simone et Marcel BERNARD, « en cavale par 32° C ». Amitiés et bises. Merci à eux, et à bientôt — mais à une occa-

sion précise s'ils veulent nous retrouver nombreux à Paris. « La fleur » P.G. se fait rare, chers amis du Grand Nord...

● Henri GERMAIN, 03000 Moulins, nouvel adhérent, est heureux d'avoir pu ainsi renouer avec certains de ses camarades d'hier et d'avant-hier, et particulièrement René LENHARDT. On ne répètera jamais assez combien de rencontres n'ont pu se faire pour avoir ignoré notre existence amicaliste...

● Gilbert FRITSCH, 54600 Villers-lès-Nancy, nous propose un document publié par « Les Amis de Charles TOUZOT », du nom d'un officier français exécuté à Berlin en 1941, son ami. C'est avec un profond intérêt que nous accepterons un tel document. Merci à lui.

● André CHABERT, 38000 Grenoble — dit « le brûleur de loupes » (j'aimerais bien qu'il nous explique ce que l'expression signifie), évoque à nouveau « la Marseillaise » : « Ou peut polémiquer sur certaines strophes, mais je pense que l'hymne national doit rester tel qu'il est — tant de Français se sont battus ou sont morts pour l'idéal qu'il reflète ».

● Marcel MOURIER et Madame se sont offert de « faire les Châteaux de la Loire... en les survolant,

durant trois heures, à bord d'un petit avion ! Enchantés... d'avoir ainsi joué « pour de vrai » la fille de l'air...

● HEIDE : Titre d'une célèbre chronique du Lien — Mais aussi : prénom allemand. Le substantif féminin « Heide » signifie : la lande. Question à Aymonin : sa gazette est-elle une référence à un lieu-dit, une lande aride, un village... ou un hommage discret à un charmant et délicieux prénom : « En une seconde, Heide peupla la salle, le château et la contrée d'Argol tout entière de sa radieuse et absorbante beauté ? (Julien Gracq, in « Le Château d'Argol »)

● Paroles : « Seuls les hasards de la géographie ont épargné à l'Angleterre un destin analogue à celui de la France ».

A. EDEN, aux Communes, le 15-12-1943.

● Fierté.

Dans « Le Fils de l'Allemand », datant de 1882, un officier allemand en Lorraine demande à une paysanne d'être la nourrice de son fils, et s'attire cette fière réponse :

Va, passe ton chemin, ma mamelle est française. N'entre pas sous mon toit, emporte ton enfant.

(suite page suivante)

## ECHOS et CORRESPONDANCES (suite)

Mes garçons chanteront plus tard La Marseillaise, Je ne vends pas mon lait au fils d'un Allemand!

Extrait de « Ma France » d'Eugen Weber  
(traduit de l'anglais — Etats-Unis —)

## ● Europe...

**Angleterre** : inauguration (effective) d'un monument à la mémoire de Arthur Harris, chef de l'aviation de bombardement pendant la guerre... Surgit la vision de Dresde (février 1945).

**Allemagne** : commémoration (avortée...) du « Cinquantième anniversaire de la naissance des techniques spatiales » à Pennemünde... Surgit la vision des V2 sur Londres et Anvers de septembre 44 à mars 45. (Venue participer, le 22 octobre, à un service œcuménique, la Reine Elisabeth II a reçu à Dresde un accueil glacial...)

## ● BONNET d'âne!

D'un sondage effectué à la sortie de plusieurs établissements d'enseignement secondaire de Paris et de sa région (septembre 1992) :

— « Que commémore-t-on le 8 mai et le 11 novembre ? »  
— « Pour tous les élèves ces dates célèbrent « quelque chose », mais les problèmes commencent quand il s'agit de savoir quoi. Habiba, en seconde, déclare que le 8 mai représente la fête du travail. Jean-Michel, en seconde également, explique que le 11 novembre, on fête l'Ascension. Et de nombreux lycéens confondent les dates d'armistice de la Première et de la Seconde Guerre ».

Autre question :

— « En quoi consistait le débarquement de juin 1944 ? »  
— « Pour Sandra, ce sont les Allemands qui ont débarqué en Belgique afin d'envahir la France. Lamia, élève de première F8 (médico-social), croit que le débarquement a été le fait de l'Autriche-Hongrie, ou encore de l'Allemagne. Pour Julien (seconde), c'est Pétain qui a débarqué le 6 juin à Versailles. Joël, en 1<sup>er</sup> G adaptation, lance triomphalement : « Hitler a débarqué en Normandie ! »

Vous allez croire à des gags, pourtant ce sont là deux réponses, parmi douze, rapportées dans Le Figaro (fin septembre 92).

Vous avez dit : « Transmission de la mémoire ? »

## ● Pour mieux gérer vos intérêts.

Il y a bien des manières de constituer un patrimoine (titres, or, diamants, collections, etc.) Parmi les innombrables collections, du timbre aux boîtes de camembert, des éditions originales aux bagues de cigares, etc., il en est une que je voudrais recommander ici, celle des voitures et des trains miniatures. Les marques les plus réputées sont allemandes. Je n'en citerai qu'une : Marklin. L'entreprise est sise à Goppingen (Wurtemberg). C'est chez Marklin que nos amis Pierre Durand, R. Moreux, G. Liger, J. Terraubella entre autres, dont J. Logeard, décédé, passèrent une grande partie de leur captivité. Les jouets pacifiques avaient été « remisés » pour des jours meilleurs... et remplacés par des jouets de guerre, moins drôles et peu susceptibles d'être collectionnés comme valeur-refuge. Publicité gratuite, la firme Marklin jouit d'une excellente et méritée réputation. Pour autant, et en confiance, je vous dirai que je ne collectionne pas ses trains et ses voitures... Mais les collectionneurs passionnés seront peut-être attirés si je leur dis, d'après une publicité bancaire que j'ai sous les yeux, qu'il est encore possible d'acquérir des trains complets avec boîte d'origine et accessoires ».

## ● Campagne.

Nous avons déjà noté ici, à plusieurs reprises depuis un ou deux ans, les campagnes irresponsables de divers médias à l'encontre des anciens combattants et des administrations ou services qui les représentent. Le dénigrement continue de progresser, dans la confusion des genres et l'ignorance des réalités — une ignorance malveillante. Au point qu'on s'interroge sur les raisons réelles de cette cabale ? Certes, la liberté d'expression est garantie dans notre pays — les Anciens Combattants y sont pour quelque chose... —, mais nous pensons que les responsables politiques, en charge des intérêts du monde combattant, ont le devoir de rectifier publiquement les allégations médisantes qui se multiplient comme à plaisir : On a les cibles qu'on peut... Nous faisons nôtre la conclusion d'un article de Marie-Thérèse RAYMOND, ex Directeur Interdépartemental d'Ile-de-France du Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants, paru dans le J.D.C. du 30 octobre dernier :

« ...si la reconnaissance de la Nation justifie la défense des intérêts matériels et moraux des anciens combattants, elle exige aujourd'hui la défense de l'existence même de la qualité d'ancien combattant très menacée, ainsi que le maintien du souvenir de cette page d'histoire qu'ils ont écrite et sans laquelle on ne peut comprendre les événements tragiques qui lui font suite ».

## ● Sion.

Le 12 septembre, sur la colline de Sion, 400 anciens prisonniers de guerre environ ont participé au pèlerinage traditionnel. Nos amis Pierre Durand et Jean Weber se sont dépensés sans compter, distribuant le Journal des Combattants et notre Lien — accompagnés d'un bref message du Secrétaire général de l'Amicale VB - X A, B, C.

## ● France-Allemagne

Carl-Maria von Weber, le célèbre compositeur allemand, quittant Paris le 2 mars 1825, résumait ainsi ses impressions sur l'hôtellerie française : « Grande élégance, excellente cuisine et, surtout, lits merveilleux partout ». Le Français Benjamin Constant, homme politique et écrivain, disait à propos de Goettingen : « Etrange pays où les maisons sont en bois et les lits en pierre ! »

## ● Histoire.

René de Chambrun, gendre de Pierre Laval, nommé par le Général Weygand, le 2 juin 1940, attaché militaire adjoint à l'ambassade de France à Washington, a pour mission d'intervenir auprès de Roosevelt pour qu'il pousse Churchill à engager son aviation de chasse dans le combat mené par la France. A la mi-juin, informé de l'état réellement désespéré de l'armée française, de

Chambrun invitera alors le président américain à reporter tous ses efforts sur l'Angleterre. La presse américaine du 18 juin rapporte, dans leur intégralité, les propos tenus la veille dans une conférence de presse par R. de Chambrun. En voici un court extrait :

« Je crois que la Grande-Bretagne est infiniment plus loin de la défaite des mains de Hitler (qui ne domine que la moitié de l'Europe) qu'elle ne le fut quand Napoléon contrôlait l'Europe entière. Je suis certain que les flottes allemande et italienne combinées ne pourront pas venir à bout de la flotte britannique. Les milliers de Français, soldats, marins, pilotes et civils qui ont sacrifié leurs vies ne sont pas morts en vain, car la résistance de la France a usé l'armée allemande beaucoup plus que vous ne vous en rendez compte ici » (...)

## ● Vaison-la-Romaine.

Devant l'ampleur de la terrible inondation survenue à l'automne, nous avions demandé à deux de nos camarades résidant dans la ville, ou sa proche banlieue, de nous donner de leurs nouvelles, les assurant de notre solidarité si besoin était.

L'un d'eux, André Magnier, nous écrit :

« A Villedieu le village est bâti en moyenne montagne, donc pas de problème et aucune comparaison avec Vaison-sur-Ouvèze. Nous n'avons connu qu'un peu de cette nuit d'angoisse, une nuit pleine d'un orage ressemblant... au bombardement de Hambourg, que j'ai connu comme tant d'autres, prisonniers et civils. Les anciens P.G. de Vaison auront certainement fait ce qu'ils avaient à faire, comme nous l'avons nous-même fait ces jours-là, ma compagne et moi. Je ne souhaite à aucune ville une nuit pareille » (...)

● Dieppe 1992. Le 19 août dernier la ville a magnifiquement célébré le cinquantième anniversaire de la tentative de débarquement canadien le 19 août 1942.

Notre ami Macerl SIMONNEAU, président de l'U.N.-A.C., écrit de cette journée commémorative :

« ... Ce fut extraordinaire, exceptionnel. Les « vétérans canadiens » étaient venus nombreux, très nombreux, revivre ces heures douloureuses et se recueillir devant les nombreuses tombes, alignées dans un « cimetière canadien en France », de leurs camarades mortellement touchés à leurs côtés » (...)

## COMMUNIQUÉ

## A l'attention des anciens P.G. du Stalag VB :

A l'occasion des « 80 ans » de l'abbé Camille MULLER, ancien du VB à VILLINGEN, le comité paroissial de CRAPONNE (Rhône) organise, le 14 février 1993, une réunion amicale et serait très heureux si quelques anciens P.G. l'ayant connu pouvaient à cette occasion se manifester — soit par leur présence, soit en écrivant.

S'adresser à M. le Docteur LYATHAUD, 35 ter, Rue Cdt Charcot, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon. (Tél. 78 25 76 64) pour toutes précisions.

« Grâce à une souscription à laquelle nos Amicales ont participé, une stèle a été inaugurée dans le square canadien, marquant à tout jamais que les anciens prisonniers 1939-1945... eux aussi se souviennent ».

● Titre... d'un article paru dans le « Journal des Combattants » du 10 octobre dernier : « 39-40 ELOGE de la bande molletière », suivi de cet exorde : « La tenue de 1940 nous a peut-être fait perdre la guerre... mais elle a permis aux P.G. français de survivre et d'être enviés par les soldats de tous les autres pays ! »

Bigre, et pourquoi ça ? En raison, dit l'auteur — un P.G. probablement officier —, « du pantalon à soufflets, avec une partie inférieure étroite, qu'il fallait lacer du genou aux chevilles. Cette opération terminée, il restait à poser les nouvelles bandes molletières, plus longues que les bleues classiques et de largeur égale sur toute la longueur. Il fallait donc les croiser en quadruple épaisseur sur le devant de la jambe, la partie bouffante du pantalon retombant alors jusqu'à mi-mollet ».

Il y avait effectivement des « tenues » de cette sorte, mais pas seulement ! Je ne « me » retrouve pas dans la description ici donnée par Alain Fournier —, la photo publiée à l'appui le fait d'ailleurs bien voir, le militaire de droite est différent de celui de gauche. Et il existait encore d'autres modèles..., sans compter les cavaliers et autres !

Quoiqu'il en soit, ce qui finalement justifie aux yeux de l'auteur, et donc explique la « jalousie » des militaires étrangers, l'avantage de ces pantalons à soufflets (ou ceux dits de « golf »), ce fut leur « utilité » de... garde-manger durant la captivité... Rien dans les mains, rien dans les poches... tout au niveau des mollets et des chevilles ! Nous en sommes tous d'accord. Mais soyons justes : la longue capote était tout aussi utile pour camoufler les renflements suspects. Des astuces « guerrières » à la barbe de nos vainqueurs, lesquels ne s'en laisseront pas toujours compter pour autant...

● Jacques BRION a délaissé sa paroisse d'Aulnay-sous-Bois, pour des raisons que l'on comprend aisément : l'âge et ses difficultés. Mais il n'est pas pour autant quitte de tout apostolat : le voici nommé à Saint-Louis de Fontainebleau, dans « une église construite en même temps qu'une partie du château et destinée aux besoins spirituels des résidents (seigneurs et domestiques). J'aurai surtout en charge l'aumônerie de trois maisons de retraite situées sur la paroisse (...) Ce changement de résidence m'éloigne de Paris et de Vincennes. Mais l'allègement de mes occupations me permettra... de participer » un peu plus aux activités de l'Amicale.

« Le dernier numéro du « Lien », écrit l'abbé, est particulièrement copieux et intéressant, d'allure un peu austère. Mais je comprends qu'il ait fallu donner

la priorité aux textes. J'attends le numéro qui doit sortir la semaine prochaine » (...)

Il s'agit du Lien de l'été et du Lien de la rentrée. Avec celui-ci (Noël) cela fait trois numéros du journal que notre ami aura pu disséquer tout à son aise, et je l'espère avec quelque intérêt. Qu'il me permette pourtant cette question : « En dehors des... textes proprement dits, que mettre dans ces huit pages bimestrielles ? » Comme il ne peut s'agir de bandes dessinées, peut-être davantage de correspondance, de nouvelles personnelles, de réflexions, de critiques ? J'en suis d'accord..., mais à condition qu'on m'écrive tout cela ! Maintenant que tu disposes d'un peu plus de temps libre, mon cher BRION, je te renouvelle mon offre ancienne : les colonnes du « Lien » te sont ouvertes.

● FRITSCH Gilbert, (voir ci-dessus) nous fait parvenir un extrait d'un discours prononcé le 27 avril 1946 à la mémoire de Charles Touzot :

« ...On finit cependant par apprendre qu'à Berlin s'était achevée tragiquement cette vie lumineuse, utile et belle, après un jugement qui ne fut qu'un simulacre honteux de la part d'un adversaire fourbe et implacable. Charles Touzot, les premiers jours de mars 1941, avait expié, devant le peloton d'exécution des boches, l'honneur d'avoir été un grand Français et de l'avoir prouvé dans toutes les circonstances de sa vie » (...)

« Tant il est vrai que, si la force peut broyer les âmes et les nations, les âmes libres et ce qu'elles portent en elles lui échappent pour l'éternité et daignent servir à l'élévation des sentiments humains ».

● Cotisations renouvelées : BELLOT Roger, Florimont 88130 Charmes; MARX Yvan, 31, rue de la Gare, 36250 Nihenne. Merci à eux, ainsi qu'à Madame DESMET de Lille (meilleure santé à votre mari).

● De notre ami, Jean POUDEVIGNE, de Pradons, 07120 Ruoms, cette lettre :

« J'ai le regret de vous informer du décès de notre bon camarade Emile-Henri LAVIGNE, de Villeneuve de Berg, 07170, ancien infirmier de Sandbostel.

Une grande affluente de parents, d'amis et une importante délégation de P.G. l'ont accompagné à sa dernière demeure. Le Père Chapus, ancien P.G., a retracé sa vie dans une émouvante allocution.

Il repose maintenant à côté de son épouse décédée il y a quelques années. Adieu, Henri. Que cette terre cévenole te soit légère ».

L'Amicale présente à toute la famille et aux amis de Henri Lavigne ses condoléances attristées.

## ● Scripta manent (les écrits restent) :

J'ai pris connaissance le 13 octobre des trois feuillets constituant « La Lettre n° 5 de Bellechasse (du nom de la rue parisienne où se trouve le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre).

Cette publication avait pour objet — et pour objectif — le référendum du 20 septembre. Elle invitait sans plus de façon les anciens combattants à « dire oui au traité d'union européenne ».

Les résultats de la consultation étant intervenus, la réponse que j'avais l'intention de faire après avoir lu ce surprenant résumé d'« histoire » européenne, et française, ne m'apparaît plus d'actualité. Dommage!

## ● Pour Pierre D., zouave bien de chez nous...

« La guerre fraîche et joyeuse. A Bull Run, la première rencontre de la guerre de Sécession, les Nordistes avaient mis en ligne un régiment pimpant de Chicago Zouaves à la culotte bouffante alors « dans le vent ». La population de Washington, à trente kilomètres de là, sénateurs et jolies femmes, était sortie en masse pour piqueniquer sur les collines et ne rien perdre du great event. Les cochers racolaient dans les rues des clients pour les « courses de Bull Run ». Puis quelques obus s'égarèrent parmi les barbecues : fini de rire, et pour longtemps ».

(J. Gracq.)

## ● Vaison, (suite)

L'autre de nos amis, Aimé BERTRAND, m'écrit : « Ton petit mot m'a procuré beaucoup de satisfaction. C'est si bon de savoir que l'on n'est pas oublié. Rassure-toi, les ruisseaux de Villedieu ont évidemment débordé, mais rien de grave. Tu voudras bien remercier le Bureau pour ses bones intentions, mais Dieu merci je n'ai besoin d'aucun secours » (...)

● Robert UHR : « D'un beau voyage en Italie avec un petit séjour à Venise pour nos noces d'or, mes meilleures amitiés à partager avec tout le Bureau ».

## ● Cinquantenaire :

Conséquence de l'annexion au Reich des départements de la Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, un décret allemand du 25 août 1942 incorpore de force jeunes Alsaciens et Mosellans dans la Wehrmacht ou dans la S.S. Plus de 130.000 d'entre eux combattront « malgré eux » sous l'uniforme allemand, notamment à l'Est. Ce fut un drame qui a laissé des marques indélébiles, et qu'il convient de ne pas oublier.

● A part... « Pour qu'un pays soit grand et fort, il faut que la jeunesse puisse croire en quelque chose, rêver à quelque chose de grand, de propre, de net. Mettez Dieu à part, que lui reste-t-il ? » (...)

Justement, pourquoi mettre Dieu « à part ? » Et si on le mettait d'abord ? ...

## ● Service national ou... service « nounous » ?

C'est la question qu'on peut se poser à l'énoncé d'un sondage récent : 45 % des sondés contre 39 % estiment préférable le service social au service militaire pour les appelés. Si demain l'ennemi apparaît, on pourra ainsi l'accueillir un bâton de craie à la main... ou un plantoir à fleurs (bleues) dans son tablier de jardinier public... Le rêve !

## ● Mort en Yougoslavie.

C'est le titre d'un « papier » de notre ami Pierre Durand, de Lorraine, adressé au « Journal des Combattants » et publié le 17 octobre dernier : « ... un jeune sous-officier de France a été tué en Yougoslavie, le 8 septembre 1992, sous l'uniforme français. Il s'appelle Vaudet Frédéric. Porté volontaire comme soldat de la

paix, son sacrifice renoué avec les traditions séculaires de l'Armée Française ».

« Il a été enterré à Cramont (Somme), laissant une jeune veuve et un enfant de sept mois (...) Puisse la peine du monde combattant alléger la détresse de cette jeune veuve. En ce qui nous concerne nous nous battons pour défendre ses droits ».

● **Globe-Trotters...** nos Canadiens Simone et Marcel BERNARD. Les voilà à Bangkok, « en route pour la Rivière Kwai »... et le souvenir imagé que nous gardons, grâce au cinéma, des P.G. anglais au boulot sous la schlague nipponne. Je leur signale, à toutes fins utiles, qu'un livre vient de paraître — j'ignore son titre — d'un rescapé Klaas Kooy, illustré par un autre rescapé, le dessinateur bien connu Ronald Searle. Chez eux, ils n'auront pas de mal à se le procurer (sauf erreur, il n'est pas encore traduit en français).

● **Amour...** « J'adore la Lorraine, avec ses belles routes d'invasion, ses chers vieux tas de fumiers qui forment depuis Charlemagne ces collines inspirées et ces bistrotts où nos petits soldats, de père en fils, vont prendre la mirabelle dans l'intervalle des batailles ». (Jacques Perret).

● **Constat.** « La nation semble divisée en deux parties inégales : l'une très minime qui s'agit et qui parle dans les Chambres, l'autre très nombreuse qui regarde ce petit nombre d'acteurs sans bien comprendre le sens de la pièce... » A. de Tocqueville, 1848.

● **Un P.G. à Neuengamme**

« Parmi les évacués de Neuengamme par le train vers Sandbostel, via Bremervorde, se trouvait un Mussipontain, Jean LEAU, prisonnier de guerre au VA à Ludwigsburg, rentré comme malade en 1941.

« Dès son retour il s'occupa de ses camarades d'infortune restés là-bas, fit confectionner des colis qui étaient expédiés à tous les P.G. de Pont-à-Mousson, on en comptait environ 400.

En coopération avec d'autres Mussipontains il organisa une filière d'évasion de prisonniers de guerre. Plus de 500 passèrent jusqu'au jour où un milicien français se glissa dans la filière, qu'il dénonça. Peu de ces passeurs sont rentrés de déportation.

Emprisonné en premier lieu à Nancy, puis à Compiègne, Jean Léau fut dirigé sur Neuengamme dans un des derniers convois quittant la France. Il devint le « Nummer » 36.685...

De là, il fut envoyé dans un kommando à Brême pour travailler à la base sous-marine de Farge.

Le 7 avril 1945, ses camarades et lui sont mis les uns sur les autres, très épuisés, dans un train allant vers le camp de prisonniers de guerre de Sandbostel. Ils mettront cinq jours pour effectuer le trajet. Il mourut à quelques heures de l'ouverture du wagon en gare de Bremervorde.

En hommage à ce patriote, frère de captivité, la section des P.G. de Pont-à-Mousson porte le nom de : « Section A.C.P.G. Jean LEAU ».

(Témoignage de Mme Léau).

— ★ —

● **Retraite du combattant :** F. 2387,88 par an (au 1<sup>er</sup> octobre 1992)

— ★ —

#### CONTROVERSE AMICALE

Le petit « écho » de notre camarade BOUCHE, « De triste mémoire », paru dans le dernier numéro du Lien, p. 4, 1<sup>re</sup> colonne, a mobilisé les plumes respectives du Dr SALVAGNIAC et de... Henri PERRON en appel.

Rappelons simplement que le premier n'a fait qu'un bref séjour de quelques mois au « Waldho » de Villingen (VB) en 1940 et que le deuxième, lui, y est resté près de trois ans jusqu'à son rapatriement comme sanitaire en 1943. Son témoignage, précis, circonstancié et plein d'humour, confirme par anticipation le souvenir qu'a gardé BOUCHE de son court passage fin 1944...

Mais on peut comprendre jusqu'à un certain point la vision que le Dr SALVAGNIAC a pu garder des premiers temps de l'hôpital quand tous, médecins allemands, médecins français et polonais avaient à cœur de faire de ce lieu un havre... multi-services pour la gent prisonnière. Mais rien ne résiste au temps, cher toubib...

A Perron le 29-10

Cher ami,

J'ai été très surpris, et peiné, par le commentaire de notre camarade BOUCHE (ancien du 26<sup>e</sup> R.I.A.) de Cruzy (j'habitais tout près, à Babeau, près de Saint-Chinian) paru dans le dernier numéro (483) du Lien à propos du Wald Hôtel.

Lorsque j'ai quitté cet hôpital, en novembre 40, il était très bien tenu et je pense qu'il l'est resté très longtemps encore si l'en juge par les nombreux articles parus à son sujet dans Le Lien, avec des références de dates très proches de la fin de la guerre. D'ailleurs, ni le personnel français (médecins, infirmiers et autres), ou polonais, n'aurait toléré qu'il en soit autrement pas plus que les médecins allemands (Dr Wintermantel ou Peter) qui avaient tout intérêt à lui conserver une bonne réputation.

J'aimerais bien savoir ce qu'en pensent, entre autres, nos amis Perron et Daubigny.

Pour ma part j'ai revu le Wald Hôtel en mai 45, venant de Strasbourg, alors qu'il était occupé par des militaires russes. Il m'a paru, de l'extérieur, un peu délabré, mais c'est tout ce que je puis dire.

Je te remercie d'avance pour la mise au point que tu pourrais éventuellement être conduit à faire (ou faire faire) à ce sujet.

Et te prie de croire à mes sentiments très cordiaux.

Salvagniac.

Deuil La Barre, le 31-10-92

Mon cher Jo,

Je réponds à ta lettre du 29-10-92. Comme Salvagniac j'ai été un peu étonné de lire dans Le Lien la

diatribe de Bouché contre le Waldho. Mais comme les faits qu'il signale se déroulaient fin 1944 et qu'à cette époque je jouissais en France d'une liberté, toute relative d'ailleurs, je pensais que les mœurs du Waldho avaient bien changé et que la tripotée qui se préparait pour les Allemands avait changé la face des choses. Bien sûr j'avais connu comme tout locataire du Waldho qui se respecte, la fameuse époque des puces de la Forêt Noire, assoiffées de notre sang minable, à tel point que mon patron Walter Wohlfarth m'avait chargé de la chasse au puces au Magazin du Waldho.

Alors le matin, à l'heure du boulot, à 8 heures, j'arrivais au Magazin avec mon compère limougeaud Clément. Dans le Bureau nous tombions nos vêtements et tout nus nous pénétrions dans la réserve où nous mettions les draps sales. A peine étions-nous entrés dans cette pièce que nous étions couverts de puces.

Alors c'était la franche rigolade. Je tuais les puces qui déjà dévoraient mon pote Clément et lui en faisait autant de son côté sur mon corps. Et comble d'ironie nous écrasions nos victimes sur une feuille blanche. Une idée de Walter car disait-il « ça servirait de pièces à conviction à la fin de la guerre pour réclamer, en tant que propriétaire du Waldho, des dommages de guerre ! » Il ne perdait pas la boule contre Walter !

Nos tableaux de chasse étaient impressionnants. Je me souviens d'une journée où j'avais établi un record imbattable : plus de 150 cadavres de puces écrasées sur ma feuille blanche. Walter jubilait. Il enferma précieusement notre butin dans son coffre où une cinquantaine de feuilles blanches (devenues rouges de sang) attestaient le bien fondé de sa demande future de... dommages de guerre. Notre Tartarin national pouvait toujours se mesurer avec nous avec sa chasse au lion !

Que sont devenues ces pièces à conviction ? Je n'étais plus au Waldho à la fin de la guerre.

Je dois dire également que les paillasses étaient dans un triste état. Elles étaient plates comme des limandes et inégales quant à la forme. Nous rouspétions sur le mauvais état de notre literie mais Walter soutenait que ce n'était pas de son ressort. Il est certain que ça ne s'est pas amélioré après mon départ. Je crois que les Allemands jouaient sur ce tableau. Mal couchés les P.G. ne resteraient pas à l'hôpital, ils demanderaient à partir en kommando !

Mais le plaisir de ne rien foutre l'emportait sur le mauvais couchage. Je dois dire que nos braves toubibs faisaient tout leur possible pour améliorer le sort de leurs malades... En pure perte d'ailleurs. On manquait de matériel. C'était le leitmotiv de la réponse allemande à toute réclamation.

Daubigny ne pourra que confirmer ce que j'écris. Et encore je crois qu'il n'était plus au Waldho à la libération.

D'après ce que dit notre ami Bouché, il était plâtré des doigts de pied à la hanche. Il est évident qu'il n'était pas en bon état pour subir l'assaut des puces (de mon temps il n'y avait pas encore de punaises) qui se glissaient entre le plâtre et la peau et je plains son calvaire.

Il n'y avait pas de pistolets pour uriner pour les malades couchés. Le Waldho était un ersatz d'hôpital. C'était un vieil hôtel bavarois mais pas une clinique. Le système D était le seul fournisseur. Aussi les boîtes de conserve pullulaient. On gardait jalousement les boîtes vides. Et le matin de bonne heure il ne fallait pas raser les murs de l'hôpital car on faisait la vidange comme s'il en pleuvait !

Et tout cela c'était le Waldho en bien... comme en mal. Il ne désespérait pas de l'année... C'était le paradis... pour les puces ! Comme je l'ai dit plus haut : « Mieux vaut être bouffé par les puces que de donner du travail pour les chleuhs ! » C'était ça aussi la résistance P.G. !

Je viens d'apprendre le décès brutal de notre ami Raymond RYSTO. C'était une figure du Stalag VB, notre brave Raymond. Et quel charmant copain !



Carte postale pour illustrer le retour de l'Alsace-Lorraine à la France après la victoire de 1918.

Carte-souvenir émouvante de nos amis Mussipontains Pierre DURAND et Jean WEBER, adressée de Saint-Rémy-La-Colonne, où ils représentaient l'Amicale aux cérémonies officielles en l'honneur de l'écrivain Alain FOURNIER, auteur du « Grand Meaulnes », dont la tombe a été récemment découverte, près de celle de ses camarades de section — tombés aux Eparges en 1914.

A suivre.

Pau, le 15-11-1992.

J. Terraubella.



Notre amie Huguette MARTIN (Veuve de notre ami Maurice MARTIN, ancien homme de confiance du Kommando 604), Résidence Les Gônes, Escalier D, 86000 Poitiers, nous prie de transmettre par l'intermédiaire du Lien quelques nouvelles des Anciens du 604.

« Une plaque, dit-elle, a été faite à la mémoire de mon Maurice, par ceux qui restent. Ils sont dix ! Ce geste d'amitié m'a beaucoup touchée et je remercie tous les amis de mon mari.

J'ai vu dans le dernier Lien le décès de M. BERNARD, de Colombey Les Deux Eglises et j'ai pu contacter sa famille. Sa femme est toujours de ce monde mais la tête complètement perdue.

M. JOUILLEROT, qui venait souvent au repas des Anciens prisonniers nous a quittés lui aussi cet été.

Je vous prie d'être mon interprète auprès des anciens P.G. pour leur dire que je ne les oublie pas ».

Nous remercions notre amie Huguette de son message. Maurice serait fier de voir son épouse prendre le témoin du 604.

Avec notre bon souvenir, chère amie, et l'espoir de vous lire bientôt.

H. PERRON.



Mélodie d'automne — Ce dimanche 11 octobre, une bise aigre-douce, dans un pâle soleil, précipite sur l'asphalte des rues le tourbillon des feuilles jaunies par l'automne, / « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, / les souvenirs et les regrets aussi... / »

Souvenirs des rendez-vous d'hier, animés et joyeux, où nous nous retrouvions nombreux et pleins de vie... Regrets de ces rencontres aujourd'hui enfuies dans un passé qui ne reviendra plus, que la fidélité maintenue de quelques-uns ne peut nous faire oublier tout à fait...

Nous voici, ce dimanche d'octobre, rassemblés en petit nombre à la brasserie « ROYAL TRINITE » transformée. Certains s'en souviennent, elle nous était familière au temps de la Chaussée d'Antin... (« l'Opéra-Provence » nous a fait défaut en raison d'une trop faible participation...)

Le Trésorier Marcel MOURIER et le Secrétaire général J. TERRAUBELLA sont là, présents à l'heure, pour nous accueillir dans ce nouveau décor en compagnie de Mme Mourier, Madame Rose, Madame Janneson, et un invité de passage, venu de Royan : BERTIN.

Se sont fait excuser pour raison de santé : PONROY et madame ; PERRON et madame ; VERBA et madame ; GAUDRON et madame ; LAVIER et madame. Ainsi que le Président LANGEVIN, très éloigné depuis de longs mois.

Chez les Anciens d'Ulm, il faut regretter l'absence en premier de René SCHROEDER et de son épouse — ainsi que celle de nos amis Julien et Ginette DUEZ, retenus loin de Paris.

Mais sont présents : M. et Mme BALASSE, M. et Mme JOSEPH ; Mesdames : REIN, COURTIER, SENECHAL, MIQUEL, CROUTA. Et votre serviteur.

Notre pensée s'envole vers tous ces absents, qui sont de France et de Belgique, auxquels nous renouvelons toute notre amitié et disons notre regret de ne plus, ou presque, les rencontrer : MM. et Mmes ARNOULT, GRANIER, RAFFIN, JEANTET, RIGOT-DERISOUD, BLANC, BATUT, CHABALIER, CAUSSE, SALIGNAC, GIROD, PIERREL, YVONET, RIBTEIN, JACQUET, VECHAMBRE, FAUCHEUX, HINZ, GRESSEL, VAILLY. Et nos amis belges : BELMANS, DENIS, LEGRAIN, WAUTELET, ISTA, STORDER.

Il faut savoir vieillir : « Avec sincérité, / Dès que l'aube se lève, / Se persuader qu'on est plus vieux d'un jour, / A chaque cheveu blanc, / Se séparer d'un rêve / Et lui dire tout bas un adieu sans retour ».

JOYEUX NOEL A TOUS. BONNE ANNEE 1993

Et, n'oubliez pas, au 10 JANVIER !

Lucien VIALARD.

ULM/V.B.

## KOMMANDO 605

Le responsable de votre kommando, devenu octogénaire, est heureux de pouvoir vous redire, une fois encore, toute l'affection qu'il porte à ses camarades de captivité ainsi qu'à ceux qui font vivre l'Amicale.

Il souhaite à tous et à chacun la meilleure santé possible, le réconfort pour ceux qui souffrent dans leur chair, et un peu de bonheur dans la nouvelle année.

A CORTOT et PARIS, particulièrement, je demande qu'ils veuillent bien écrire, soit directement soit par le canal de l'Amicale. Ce sera toujours avec plaisir que nous recevrons de leurs nouvelles.

Roger LAVIER.

## LA GAZETTE DE HEIDE

Notre gazette est de nouveau en deuil. Raymond ROULEAU n'est plus.

Hospitalisé le 24 décembre, pour une infection pulmonaire il est mort le 28. Il avait 83 ans. Sa mort a été très douloureuse et sa soudaineté a bouleversé son épouse, ses enfants et ses petits-enfants. C'est HAUSPIE, le Belge résidant en France qui m'a annoncé la nouvelle par téléphone. Ils étaient très liés et souvent ils venaient ensemble aux réunions des Anciens de Heide.

Je vais essayer de vous retracer sa vie de Gefang, telle que je la connais.

Il nous arriva un beau jour au stalag, où il avait été admis pour cause de maladie. Il fut affecté au chantier naval de Büsum.

N'étant pas qualifié, il fut employé à toutes sortes de corvées, plus ou moins agréables, qu'il effectuait avec le moins d'entrain possible comme tout bon gefang qui se respecte. Le Contre-maître allemand dit « Moustache » finit par lui attribuer un établi muni d'un étai, avec mission de refileter les vieux boulons. Il s'acquitta de sa tâche consciencieusement, du moins en apparence, c'est-à-dire qu'il conservait toujours entre les mâchoires du dit étai le même boulon. Quand il se sentait... observé, il vissait son écrou huilé qu'il ajustait avec une clé ! Ça, il fallait le faire. Il nous confia, par la suite, qu'il était plus pénible de faire semblant que de travailler. Bravo.

C'est à lui qu'il arriva la mésaventure du couteau suisse, déjà relatée, qu'un camarade lui substitua et lui rendit après avoir coché à la lime un cran par mois de captivité, ce qui, vous vous en doutez, ne lui plut guère.

Six mois après son arrivée chez nous, il fut renvoyé au stalag, soit disant pour être libéré, mais il se retrouva à Heide au camp IV, muté dans une usine.

Sans doute le contre-maître, qui était loin d'être bête, avait-il deviné son manège et que, brave homme dans le fond, il avait opté pour cette solution.

Je le perdis de vue et le retrouvai trente ans plus tard à la réunion de notre amicale à Vernouillet ; lui me reconnut tout de suite mais moi pas ; ses cheveux bouclés châtain étaient devenus tout blancs, ce qui changeait ses traits. Ce n'est qu'à la suite d'une correspondance que la mémoire me revint. Après avoir longtemps habité les Charentes, il se retira à Chartres, rue de l'Arbre de la Liberté. Liberté tant désirée. Je le revis fréquemment. La dernière fois ce fut à Flavigny-l'Évêque et je ne me doutais guère, tant il paraissait en forme, que ce serait l'ultime rencontre. A toute sa famille Le Lien présente sa profonde sympathie.

Adieu Raymond.

— ★ —

D'autre part, un affreux malheur a frappé notre ami amicaliste André PRADELLE, ancien de Sandbostel et de Büsum.

Sa belle-fille, professeur d'anglais, qui venait d'obtenir un poste près de son mari à Annecy, conduisant sa fille âgée de 20 mois chez une nourrice, rentra en collision avec un camion. Elle fut tuée sur le coup. Le bébé, grièvement blessé, fut hospitalisé et mourut trois jours après. Les doubles obsèques eurent lieu dans le pays de la jeune femme, en Côte-d'Or, au milieu d'une foule recueillie et attristée. J'y assistai, debout, dans une église comble. Je ne pus voir mon camarade, mais qu'il sache que j'étais de tout cœur avec lui.

Cet accident laisse le fils de mon camarade seul avec un autre jeune garçon. La jeune femme avait vingt-huit ans. En votre nom la Gazette présente au père et aux grands-parents ses condoléances.

Le camarade belge Désiré SAMPOU, saxophoniste virtuose de la troupe des « Troubadours de Heide » nous a également quittés en l'an 1992. Il venait de temps en temps aux réunions annuelles des Anciens de Heide. Je présente toute ma sympathie à la famille.

L'automne pourri touche à sa fin. Dans quelques jours l'hiver sera là avec sa neige et son frimas. Les fêtes de Noël et du Nouvel An vont peut-être vous réunir avec enfants et petits-enfants. Je vous les souhaite bonnes et vous présente par la même occasion mes meilleurs vœux. Santé et longue vie. A ce propos j'ai deux bons vieux amis, non amicalistes, un commandant et un général qui ont 80 et 84 ans. Ils m'ont donné rendez-vous en l'an 2000 où nous aurons alors 83, 88 et 92 ans, début novembre, car nous sommes tous trois « scorpion ». Avec les progrès actuels de la médecine, c'est peut-être réalisable, mais dans quel état serons-nous ?

Je vais vous laisser chers (es) amis (es) en vous assurant de mon amitié. Bien des choses à Paul DUCLOUX.

AYMONIN Jean - 27641 X.B.

## ALLEMAGNE 1992

### Récit d'un voyage au pays de Goethe

Un an après un court voyage de reconnaissance, nous sommes retournés en Thuringe, attirés par les hauts lieux de la culture allemande, curieux de cette Allemagne de l'Est qui doit aujourd'hui, dans la douleur, reconstruire une société nouvelle. Nous sommes donc partis, cette fois encore, dans un double dessein. Mais notre exploration ne s'est pas bornée à la seule province de Thuringe. Le chemin qui nous y conduisit et celui qui nous ramena vers la France nous donnèrent l'occasion, calculée ou fortuite, de faire un pèlerinage littéraire : nous n'avons cessé, en fait, de marcher sur les traces de Goethe. Les divers séjours du poète, l'Alsace, Weimar, Erfurt, Wetzlar, Valmy nous invitèrent à y faire une halte. Mais ces lieux chargés de souvenirs, où le temps semble s'être immobilisé, furent aussi les observatoires d'où nous avons regardé la réalité d'aujourd'hui et réfléchi sur elle ; le témoignage ou la leçon de Goethe aidèrent à cette réflexion. Refaisons donc en pensée, dans le sillage du grand homme, le voyage de l'été.

Le premier jour, nous nous arrêtons à Haguenu, à la fin d'un chaud après-midi de juillet. Notre gîte réservé, nous repartons pour Sessenheim. Dans ce village alsacien situé à quelque quarante kilomètres au nord de Strasbourg (où Goethe fut étudiant en 1770), le poète aime la fille du pasteur local, Friederike Brion. Mais bien vite il renonça à s'allier définitivement à elle. Voué à l'inconstance par l'exigence de son génie en puissance, il immola à l'œuvre future la pauvre Alsacienne (il sublimera le remords éprouvé en incarnant la jeune fille abandonnée dans le personnage de Marguerite, la touchante héroïne de Faust).

Aujourd'hui, le presbytère n'existe plus ; à sa place se dresse depuis 1962, le Mémorial Goethe. Cet édifice élevé en un lieu que le poète fréquenta à l'époque de sa révolte individualiste et immoraliste, magnifique, en réalité, la sagesse de l'homme mûr. Dans une niche, le buste olympien de Goethe, dû au sculpteur David d'Angers, retient tout d'abord le regard. Sur les murs blancs d'une salle peu profonde des inscriptions font référence à l'humanisme goethéen. Nous lisons la formule célèbre *Voilà un homme !* par laquelle Napoléon accueille à Erfurt, le 2 octobre 1808, le poète allemand. Nous découvrons encore le distique qui exprime par excellence la foi du classicisme allemand dans la vertu purificatrice et rédemptrice du Bien :

La pure humanité  
Rachète toutes les tares humaines,  
(Alle menschlichen Gebrechen  
sühnet reine Menschlichkeit).

Dans ce Mémorial, on se croirait déjà à Weimar ; il nous tarde de nous y rendre. Nous y serons deux jours plus tard, après avoir suivi, dans la forêt thuringienne, des sentiers jadis foulés par Goethe.

Weimar, on le sait, rassembla, il y a deux siècles, autour de Goethe, les meilleurs esprits de l'époque, Schiller, Herder, Wieland. Ce sont eux principalement qui donnèrent à la pensée et aux lettres allemandes un lustre sans précédent et firent de Weimar la capitale de l'idéalisme. Goethe est le coryphée de cette société d'élite. Il y exerce, selon le mot de Paul Valéry, une sorte de suprême fonction, une magistrature de l'Esprit Européen, « plus vénérée et plus pompeuse que celle de Voltaire (1) ».

En 1992, la ville a pratiquement fini de panser les plaies que lui avait laissées l'incurie communiste. Les monuments sont aujourd'hui libérés des échafaudages qui, l'an dernier, les dérobaient aux regards des visiteurs. Mais partout où c'est encore nécessaire, on répare, on repeint, on redore. Nous avons assisté, un dimanche matin, à la repose sur son socle, après remise à neuf, de la statue géante de Herder, compagnon et mentor de Goethe à Strasbourg, philosophe de l'histoire et prophète de la pure humanité (Humanität). L'assemblée des curieux applaudit aux deux discours qui louèrent l'esprit de Weimar.

Le jour, la ville bruit du fourmillement des touristes (trois millions annuellement) qui, par superficielle curiosité ou profonde piété, vont d'un château ou d'un musée à l'autre, de la maison de Goethe à celle de Schiller. Mais le soir, Weimar retrouve son calme provincial, comme étrangère aux tracas du présent, elle paraît s'endormir dans ses glorieux souvenirs. En réalité, elle rêve d'un avenir digne de son passé : ne brigue-t-elle pas, dit-on, pour la fin du siècle, le titre de « cité européenne de la culture ? »

Erfurt n'est qu'à deux pas de Weimar et peut, à bien des égards, disputer à sa voisine la palme de la renommée. A la différence de la plupart des villes allemandes, Erfurt n'a subi, pendant la dernière guerre, que de légers dommages. Son centre historique, depuis peu entièrement rénové, est inscrit à l'inventaire des monuments classés à l'UNESCO. Il offre, côte à côte, deux grandioses édifices religieux, la cathédrale et une église à cinq nefs, où se fondent les styles roman et gothique. La ville peut aussi s'enorgueillir d'un remarquable ensemble de palais princiers et de maisons patriciennes. C'est dans le Palais du Gouverneur (Statthaltereil), pimpante construction baroque, qu'en octobre 1808 Napoléon accorda deux entrevues mémorables, l'une à ses vassaux allemands et au tsar Alexandre I<sup>er</sup>, l'autre à Goethe. Mais alors que l'empereur français humilia les monarques d'Europe, réduits en sujétion, il exalta la grandeur de Goethe par ces mots simples et sublimes :

Voilà un homme ! ou Vous êtes un homme !

Cette rencontre de deux dominateurs, l'un puissant par le glaive, l'autre par l'esprit, n'a cessé de solliciter la réflexion : ne peut-on la conclure par cette question : qui, de Napoléon ou de Goethe, a le mieux mérité de l'humanité ?

Après une courte halte à Wetzlar où Goethe vécut un nouvel amour qui lui inspira son « Werther », nous regagnons la France par la vallée de la Moselle et le Luxembourg. Nous passons près de Valmy. Nous ne visitons pas ce site historique que nous connaissons par un précédent voyage. Mais nous nous récitons et méditons quelques instants la célèbre phrase de Goethe

après la bataille dont il fut le témoin (il avait accompagné en France les troupes prussiennes) : « de ce lieu et de ce jour date une ère nouvelle dans l'histoire du monde, et vous pourrez dire : j'y étais ! »

Sans doute Goethe ne fut pas un ami de la Révolution Française dont les horreurs avaient suscité son indignation. Mais il comprit et justifia, longtemps après l'événement, l'ordre nouveau dont elle avait été l'initiatrice. Valmy lui parut signifier tout ensemble la fin des guerres dynastiques, la naissance des armées populaires, l'élevation du sujet à la dignité de citoyen, l'émergence de l'idée de NATION. Goethe ne croyait ni nécessaire ni opportun que l'Allemagne imitât la France, mais il souhaitait qu'elle réalisât son unité ; il l'espérait ; il la jugeait possible. Le 23 octobre 1828, il confiait à son secrétaire Eckermann : « Je n'ai pas peur pour l'unité de l'Allemagne ; nos bonnes routes et nos futurs chemins de fer y contribueront. Mais il faut avant tout que nous soyons unis dans l'affection des uns pour les autres » (c'est nous qui soulignons).

La réalité allemande d'aujourd'hui répond-elle au vœu goethéen de concorde nationale ? Les « bonnes routes » sont-elles vraiment des traits d'union entre les deux Allemagnes, entre les Allemands réunis ?

Quand un an après une première visite, on parcourt l'ancienne République démocratique allemande, on mesure les progrès accomplis dans la réparation des dommages causés par la gestion communiste. Le regard du voyageur perçoit de nouveau l'image d'un vaste chantier de reconstruction. Les routes rectifiées, élargies, goudronnées sont sillonnées, voire encombrées de voitures neuves ; de modernes stations-service sont ouvertes à l'automobiliste, le centre des villes est rénové, des bâtiments commerciaux et industriels sortent, çà et là, de terre, les magasins bien achalandés et approvisionnés soutiennent la comparaison avec ceux de l'Ouest. Certes, les banlieues sont sales et vétustes, les usines désertées ont un aspect sinistre, dans les villages les rues sans asphalte sont trouées d'ornières et de fondrières, des cabines téléphoniques, au jaune accrocheur, réservent à l'usager virtuel la surprise de ne pas être encore munies de l'appareil qui les rendraient fonctionnelles... Quoiqu'il en soit, le voyageur de passage peut traverser les nouveaux Länder dans l'illusion que cette société est en voie de restauration certaine, mais s'il écoute la radio, lit les journaux ou converse avec les habitants, il corrige cette impression superficielle et trompeuse.

DIMANCHE

10 JANVIER 1993

DEJEUNER

à 12 heures au

« ROYAL TRINITE »

59, Rue de Châteaudun, Paris 9<sup>e</sup>

(face à l'église)

VENEZ TRÈS NOMBREUX

PRÉSENCE REQUISE

des

MEMBRES DU BUREAU

Combien dérisoire semble aujourd'hui la parole prononcée par le bourgmestre de Berlin-Ouest, le jour où tomba le Mur. « Les Allemands sont le peuple le plus heureux de la terre ». Le bonheur de la liberté, la joie de l'union nationale, l'espoir du bien-être se sont évanouis à l'épreuve des faits. L'économie est-allemande s'est effondrée ; la privatisation des entreprises d'Etat a entraîné leur restructuration ou leur fermeture ; la suppression massive d'emplois en est la conséquence. On estime à une dizaine d'années le temps nécessaire à la reconstitution du tissu industriel. Les salaires restent inférieurs à ceux de l'Ouest. Le prix des loyers, dérisoire sous le régime communiste, connaît une flambée qui grève lourdement les budgets familiaux. De nombreux avantages sociaux ont disparu.

A ces difficultés matérielles, naguère ignorées, s'ajoute un climat de méfiance et de chicane. Les propriétaires expulsés de leur maison par les nazis ou les communistes viennent réclamer leur bien à ceux qui, légalement souvent, en sont devenus possesseurs ; des milliers de procès sont en cours. Les victimes de la Stasi règlent leurs comptes aux indicateurs qui, par milliers, les ont dénoncés aux autorités de l'époque (2).

(1) Discours en l'honneur de Goethe. 1932.

(2) L'épuration semble avoir été limitée ; aucun occupant étranger n'était d'ailleurs là pour l'imposer. Le pouvoir déchu s'était montré, dans la répression des opposants, moins cruel que le régime nazi ou soviétique ; après son effondrement il devait donc engendrer moins de ressentiments et de représailles. D'autre part, une épuration trop étendue aurait privé le pays d'une bonne partie de ses forces vives ; elle aurait aggravé la désorganisation de la société.

(suite page suivante)

**ALLEMAGNE 1992 (suite)**

La jeunesse, naguère endoctrinée et embrigadée, cherche obscurément de nouveaux repères ; mais dans son inconsistance et son désarroi présents, elle se montre plus réceptive aux sollicitations du Mal qu'à celles du Bien. L'usage et le trafic de la drogue, la délinquance et la criminalité augmentent ; le sentiment d'insécurité, est largement répandu. Les gens barricadent leurs portes et leurs cœurs.

De leur côté, les Allemands de l'Ouest s'irritent de la surcharge fiscale que leur impose la réunification ; leur gouvernement ne les avait pas préparés à ces sacrifices. Entre les deux Allemagnes s'est dressé un mur d'incompréhension. « Oassis » et « Wessis » s'adressent de mutuels reproches. Les premiers tiennent rigueur à leurs voisins de leur suffisance, de leur arrogance, de leur égoïsme. Les Allemands de l'Ouest trouvent leurs nouveaux compatriotes paresseux, exigeants, encombrants ; ils méprisent ces « frères inférieurs » qui sont venus troubler leur confort matériel et moral. Les Allemands de l'Est sont nombreux à souffrir de cette insi-

deuse ségrégation économique, sociale et culturelle. Ils en viennent à regretter une société dont les membres, malgré ou à cause de la rigueur bureaucratique du système, se montraient plus bienveillants, plus secourables, plus solidaires les uns envers les autres. Un récent sondage nous apprend que seulement 40 % des Allemands de l'Est s'éprouvent d'abord comme Allemands : 51 % d'entre eux affirment se sentir toujours citoyens de l'ex-RDA. Plusieurs historiens et politologues allemands qui réfléchissent et écrivent sur la situation de leur pays ne craignent pas de dire que la coupure psychologique entre les deux Allemagnes s'accuse toujours plus ; ils n'entrevoient que dans un avenir assez éloigné — l'espace d'une ou de deux générations — la résolution des actuelles dissonances.

L'expérience nous enseigne que les pires systèmes politiques survivent à leurs méfaits parce qu'ils n'inspirent pas la répulsion unanime qui interdirait à jamais leur résurgence. Nous venons de voir combien est vivace, dans l'ancienne Allemagne de l'Est, la nostalgie de la société communiste : des avantages perdus et des attentes déçues expliquent ces regrets. Mais il y a plus grave. Indépendamment de la xénophobie émotionnelle, crimi-

nelle agissante, liée à l'afflux incontrôlé des étrangers, des mouvements néonazis s'organisent, se structurent, se manifestent au grand jour. Nous ne pouvons être aveugles à ce danger ; il est nouveau et réel. Mais l'exagérer serait injuste et néfaste. Nous devons garder intacte notre confiance dans la santé morale et politique du peuple allemand. Dans ses profondeurs, il est acquis à la démocratie, à l'Etat de droit, à la construction de l'Europe. Nous le croyons, en l'occurrence, disposé et prêt à se mobiliser dans de grandes manifestations contre l'extrémisme de droite. Quant aux actuels dirigeants, ils sont au-dessus de tout soupçon. La Constitution de la jeune République allemande est empreinte d'un véritable humanisme. « La dignité de l'homme est inviolable », proclame l'article premier de la Loi Fondamentale. L'esprit de Bonn a ressuscité, en politique, celui de Weimar. Puisse-t-il gagner toute l'Allemagne et aider à sa réunification effective, dans le bien-être matériel et la paix civile ! Alors serait pleinement réalisé l'espoir caressé par Goethe à la fin de sa vie, et l'Europe de demain y gagnerait en cohésion et en puissance.

Eric GROS.  
Octobre 1992.

**Assemblée générale Jeudi 15 Avril 1993**

**Extrait du LIVRE JAUNE FRANÇAIS Documents diplomatiques 1938-1939**

N° 18

M. FRANÇOIS-PONCET, Ambassadeur de France à Berlin, à M. Georges BONNET, Ministre des Affaires Etrangères.

Berlin, le 20 octobre 1938.

En m'invitant, dans la soirée du 17 octobre, à aller le voir le plus tôt possible, le Chancelier Hitler avait mis à ma disposition l'un de ses avions personnels. Je suis donc parti, le lendemain, par la voie des airs, accompagné du capitaine Stehlin, pour Berchtesgaden. J'y suis arrivé vers trois heures de l'après-midi. De là, une automobile m'a conduit, non pas à la villa de l'Obersalzberg où habite le Führer et où il m'a déjà reçu, mais en un lieu extraordinaire où il aime à passer ses journées, quand le temps est beau.

De loin, ce lieu apparaît comme une sorte d'observatoire ou de petit ermitage, perché à 1.900 mètres d'altitude au sommet d'une arête de rochers. On y accède par une route en lacets d'une quinzaine de kilomètres, hardiment taillée dans la pierre et dont le tracé audacieux fait autant d'honneur au talent de l'ingénieur Todt qu'au labeur acharné des ouvriers qui ont, en trois ans, achevé ce travail gigantesque. La route aboutit à l'entrée d'un long souterrain qui s'enfonce dans le sol et que ferme une lourde et double porte de bronze. A l'extrémité de ce souterrain, un large ascenseur, dont les parois sont revêtues de plaques de cuivre, attend l'étranger.

Par un puits vertical de 110 mètres creusé dans le roc, il monte jusqu'au niveau de la demeure du Chancelier. Ici, la surprise atteint son comble. Le visiteur a devant lui, en effet, une construction trapue et massive, qui comporte une galerie à piliers romans, une immense salle vitrée en rotonde, garnie d'une vaste cheminée où flambent d'énormes bûches et d'une table entourée d'une trentaine de chaises, et plusieurs salons latéraux, meublés avec élégance de confortables fauteuils. De tous côtés, à travers les baies, le regard plonge, comme du haut d'un avion en plein vol, sur un immense panorama de montagnes. Au fond du cirque, il aperçoit Salzbourg et les villages environnants, dominés, à perte de vue, par un horizon de chaînes et de pics, de prairies et de forêts qui s'accrochent aux pentes. A proximité de la maison, qui paraît suspendue dans le vide, se dresse, presque en surplomb, une muraille abrupte de rochers nus. L'ensemble, baigné dans la pénombre d'une fin de journée d'automne, est grandiose, sauvage, presque hallucinant. Le visiteur se demande s'il est éveillé ou s'il rêve. Il voudrait savoir où il se trouve. Est-ce le château de Monsalvat qu'habitaient les chevaliers du Graal, un Mont-Athos abritant les méditations d'un cénobite, le palais d'Antinéa dressé au cœur de l'Atlas ? Est-ce la réalisation d'un de ces dessins fantastiques, dont Victor Hugo ornait les marges du manuscrit des Burgraves, une fantaisie de milliardaire, ou seulement un repaire où des brigands prennent leur repos et accumulent des trésors ? Est-ce l'œuvre d'un esprit normal, ou celle d'un homme tourmenté par la folie des grandeurs, par une hantise de domination et de solitude, ou, simplement, en proie à la peur ?

Un détail attire l'attention, et pour qui cherche à fixer la psychologie d'Adolphe Hitler, il n'a pas moins de prix que les autres : les rampes d'accès, les débouchés des souterrains, les abords de la maison sont organisés militairement et protégés par des nids de mitrailleuses...

— ★ —

Le Chancelier m'accueille avec amabilité et courtoisie. Il a le visage blême et fatigué. Il n'est pas dans un jour d'excitation ; il est plutôt dans une phase de détente. Tout de suite, il m'entraîne vers les baies de la grande salle ; il me montre le paysage ; il jout d'un étonnement et d'une admiration que je ne songe pas à cacher. Puis il m'exprime son regret de mon prochain départ. Nous échangeons quelques compliments de courtoisie et quelques phrases de politesse. Sur son ordre, on sert le thé dans un des salons latéraux, où il me conduit avec M. de Ribbentrop, tandis que les nazis de son entourage restent à l'écart dans les pièces voisines (...)

**Le coin du Poète**

**A toi vieux "BILLON"**

Souviens-toi, c'était en 17-18. On s'était connu devant la caserne,

Rue de Bègles. Toi, vieux, 75-85 ans, moi, 13-14. C'était la guerre — la « der'ne »

Paraît-il. Tu venais avec d'autres, vers 17 heures, chercher les restes de soupe et de pain.

Moi qui habitais en face, je venais mendier des biscuits, surtout américains.

On est vite, nous deux, malgré nos âges, devenus copains. Tu te faisais appeler Billon ?

Car c'était un mystère... Quand tu avais trop bu, tu chantaient toujours « le bouton de Billon » ?

Nous avions plus de soixante-dix ans de différence, et nous nous voulions copains.

Toi, tu avais c'jour-là trop liquidé — et moi, innocent, j'avais goûté à ton li't de vin !

Alors, ces jours derniers, me souvenant que la peinture à l'huile est mon pass'temps,

Une nuit que je ne dormais pas, cela arrive, car la vie passe — mais reste son temps,

Je t'ai ressuscité, vieux Billon. Ma mémoire fidèle te revoit, comme autrefois, Billon

Assis sur cette bitte de pierre, poivrot immortel, regardant la Garonne couler, heureux Billon !

Souviens-toi ! mais, hélas tu n'es plus ! Tu étais bien imbibé le soir, pauvre Billon,

Moi je t'apportais des biscuits, et toi tu me chantaient cette chanson, triste : Billon aimait Ninon.

Tu couchais derrière la guérite de la sentinelle, sous un grand carton des Nouvelles Galeries,

Et tu me disais que, malgré le froid, la pluie, le vent, la neige, tu parcourais les Galeries.

Ayant fait la manche toute la journée, éclusé bien des godets, pain et lardon en poche,

Sans oublier, comme le montre ma peinture, le litron, tu t'en allais dormir sous la Grosse Cloche.

Les guerres, tu t'en foutais : 70, 14, pas recensé, pas mobilisé... Heureux Billon !

Ton bar : « Le Clairon » : un litre 5 sous, deux litres 8 sous ! Joyeux Billon !

Billon, j'ai à présent ton âge, et la nuit, souvent, je te retrouve en songe, chaque saison.

Billon, heureux tu étais : tu avais « tout », tu n'avais rien — pas de famille, pas de maison.

Billon, j'ai gardé la médaille de la gitane que tu m'avais un jour donnée. c'était, c'était ?

En trente et un ou deux, à Mériadec... Où es-tu, Billon, que plus jamais ne verrai !

En souvenir de toi, Billon.  
H. FISSE, 1992.

Le Lien n° 482, juillet-août 1992, a publié en page 7 un document signé L. A., attribué au philosophe Louis Althusser : « Testament pour la vie future ».

Voici le deuxième texte annoncé dans notre présentation. Son titre : « Pudeur du prisonnier de guerre ».

Contrairement à ce que nous supposions, à partir d'un propos de l'auteur, celui-ci à tenu un Journal, qui a paru en librairie en septembre 1992 : « Journal de captivité 1940-1945 ». Les deux textes que notre Lien aura publiés, indépendamment de cette Edition, figurent avec quelques autres à la fin de l'ouvrage.

Nos amis du X A seront peut-être intéressés par sa lecture. Nous en ferons état ici — s'il nous est donné de le lire.  
(J. T.)

**PUDEUR DU PRISONNIER DE GUERRE**

Parler du prisonnier de guerre...

Ceux qui en parlent sans peine sont les libérés. Ceux qui en parlent sans remords sont les libres. Les « Souvenirs de captivité », « Derrière les barbelés », ou autres ballades du temps perdu, tout beaux et bons livres qu'ils soient, ne feront pas de grands succès en librairie. Qu'on laisse donc les gens tranquilles avec leurs souffrances. Qu'on n'essaie pas surtout d'en faire de l'argent.

Ceux qui pourraient le mieux parler de nous : nos familles. Qui nous connaissent le mieux. Ne savent rien de notre vie, mais sont plus proches de nous que ceux qui ont vécu deux ans à nos côtés et sont partis. Qui souffrent aussi le plus (ces mères qui attendent sans une plainte, ces lettres de mères sans une plainte). Ceux qui pourraient le mieux parler de nous et qui se taisent. Ceux-là comprennent à demi-mot.

Pudeur du prisonnier. Au début seulement quand la séparation de tout, si récente encore, accentuait le contraste, c'étaient des souvenirs sans fin : la vie que l'on raconte à l'envers, et l'été dernier, et l'été de l'autre année, et tous ces étés que l'on a connus libres, les blés de France, et le soleil qui mûrit les fruits et les hommes. Le temps de raconter 20, 30 ans, c'est l'affaire de 2, 3 mois. On raconte plus vite qu'on ne vit. Même un jour vient où le conte rejoint la vie : on se tait. Si nos souvenirs sont exacts, voilà trois ans que l'on se tait.

On en connaît bien qui ont déjà des histoires de

captivité à raconter. Mais sans succès. Quand tout le monde a passé par là, il est malaisé de trouver des badauds pour faire le rond. « Ce qui va sans dire va encore mieux en le disant ». C'était bon sans doute pour Talleyrand, ce l'est peut-être pour beaucoup. Quant à nous, serviteur.

Des prisonniers écrivent leur journal de captivité. Je serais très étonné qu'ils le fissent lire, quand ce serait à leur meilleur ami. J'en connais un seul qui le fait publier en France par un hebdomadaire... Le tout n'est-il pas de savoir choisir son public ?

Ce journal même que nous lisons, avec un soin jaloux : entre nous. Ces jeux quelquefois sur la scène, ces rires autour — preuve que nous sommes encore maîtres de nos rires — : entre nous. Le rire éteint, preuve faite, le silence retombe. Il est au fond de chaque jour, lundi, mardi, mercredi... Les jours sont là : un qui attend au bout de chaque nuit. Comme un homme au tournant de l'aube, qui vous prend par l'épaule, sans un mot et vous emmène.

Pudeur du prisonnier de guerre. Se taire c'est garder pour soi tout ce qu'il a fallu vivre depuis. Un lot qui ne se partage pas. La seule propriété qui reste, celle dont on peut chasser tout étranger. Et dans trente ans peut-être, qui sait si le plus sage ne sera pas encore de se taire. Les enfants diront : « Le vieux avec ses histoires de prisonnier... »

Louis Althusser.

# AGRÉABLE SURPRISE

Fin 1939, Daladier et Gamelin avaient mûri un projet, celui d'envoyer des jeunes Français, particulièrement sélectionnés, de vingt à quarante ans, pesés, toisés, en excellente santé, disons la fine fleur de la gent masculine de notre pays, pour effectuer en Allemagne, en particulier, un stage de cultivateur.

Pour ce faire, nous avions tout d'abord été mobilisés. Notre division, la 52<sup>e</sup> DI, dite des sangliers, d'abord stationnée dans la pointe de Givet, fut ensuite ramenée en semi-repos à la charnière des Vosges et de la Meurthe-et-Moselle. La guerre des Seigneurs se déroulait tranquillement, quand, à l'insu de nos dirigeants, la décision d'Adolf de diriger sur nous des milliers de chars et d'avions tout neufs nous surprit, en ce qui nous concerne, à Morhange, comme nos pères.

Que lui prenait-il à cet Hitler de nous bombarder ainsi, alors que quelque temps auparavant, il faisait diffuser dans notre direction « Parlez-moi d'amour » sur le pont de Kehl ?

A force de tourner en rond, à pied bien sûr, nous nous sommes aperçus que nous étions encerclés. C'est alors que des avions allemands naturellement, nous lançaient à profusion des tracts où il était écrit : « Que faites-vous là ? Rendez-vous, nous sommes à Bordeaux ». Après avoir bien étudié toutes les possibilités de s'en sortir, notre général accepta le rendez-vous en Allemagne. C'est ainsi que nous sommes entrés les premiers en territoire ennemi, sans armes ni bagages.

Quelques jours après, nous nous retrouvions, une douzaine de copains qui ne s'étaient jamais quittés depuis les Vosges, sur les marches de l'Armenhaus (Maison des pauvres), bien barbelée pour la circonstance, présentant nos muscles à la convoitise de paysans qui palpaient sans aucune retenue nos jambes et nos bras. Petit à petit chacun s'en allait avec son « travailleur », lorsque la menote d'une gamine d'une dizaine d'années, pieds nus et cheveux au vent, se glissa dans la mienne. La petite me dit : « Komm », au laissé pour compte que j'étais, alors que son petit cousin de huit ans emmenait René Boulesteix, un jeune sergent filiforme. Le marché était terminé.

Je partis donc avec la gamine, qui me fit entrer dans une pièce basse toute noire, où la maîtresse de céans me servit un petit casse-crôte (vespern) que j'engloutis rapidement, puis, sur un vieux vélo je suivis la petite Rosa dans les bois jusqu'à son père, qui attaqua un gros sapin à la hache.

Il m'invita tout de suite à prendre l'autre bout du passe-partout, sous la pluie, avec mon uniforme fantaisie, garni des beaux myosotis de la « Poste aux Armées » « Ne m'oubliez pas » « Vergisst mich nicht ». C'est beau dans les deux langues. J'avais fait mes débuts, qui devaient être très très durs pendant environ deux ans. Faire un travail inconnu, avec des gens qui ont un tout autre mode de vie que nous et ne parlent pas un mot de français mais un dialecte germanique, le schwabisch (souabe), ce n'était pas du gâteau.

Le patron était content que je prononce quelques mots d'allemand. La patronne, avec un œil vitreux, d'énormes varices aux jambes après neuf maternités, avait à peu près mon âge, mais en paraissait largement le double. J'ai déjà raconté dans Le Lien beaucoup de détails sur ma vie de cultivateur. Maintenant, parlons par exemple de l'intérêt, dans l'ordre, que portait le patron aux êtres de la maisonnée.

Tout d'abord les trois chevaux, qu'il bichonnait lui-même, deux en exercice, et un poulain pour la relève éventuelle du vieux Fuchs, quinze vaches, trois ou quatre cochons, sept enfants vivants, une femme, et un chat, à cause des souris. Nous avions aussi des lapins, que les garçons vendaient à Rottweil, et des poules pour les œufs. Lorsque ces dernières ne pouvaient plus, les pauvres avaient le cou tordu et finissaient sur le fumier. Avec les camarades, je mis fin à cette coutume barbare. Par la suite nous achetions les poules non pondeuses 1 mark, 1 mark 50 et, comme nous avions décidé de manger une fois par semaine, le dimanche, au kommando avec les collis que nous partageons, et les victuailles que nous demandions à nos baux, tenus de nous nourrir, il arrivait donc que notre « Chef » nous cuise la poule au pot le dimanche comme le voulait notre bon roi Henri le quatrième.

Puis, le temps passa, je m'habituais à labourer par tous les temps, étaler le fumier et le purin, faire les foins et la moisson à une allure démentielle et l'hiver, par 32<sup>e</sup> sous zéro à travailler en forêt jusqu'à ce que le passe-partout ne morde plus dans les sapins gélés, à pelleter la neige sur les routes où la bise l'avait accumulée.

A la ferme, les chevaux au repos s'énervaient. Il fallait les faire courir dans la neige pour les fatiguer, de 13 à 16 heures en général. J'étais tout « trempé » comme on dit dans le Midi, lorsqu'on rentrait pour faire les étables. Les bronchites étaient malgré tout extrêmement rares.

On nous promettait toujours une libération anticipée, et les deux évasions de quatre camarades avaient mal tourné. Le patron avait fait à la patronne deux fillettes de plus, une pour chaque Noël.

Les enfants étaient neuf, maintenant, en tuyaux d'orgue. J'aime beaucoup cette expression allemande. Maria, la patronne, avait autre chose à faire que de jouer avec les gosses : faire à manger pour douze personnes, pour les cochons, les veaux, cuire le pain, et sauter sur un vélo pour aider aux foins, à la moisson, aux patates, betteraves... Le patron était un fou du travail, et quand sa main se posait sur une petite tête brune ou blonde ce n'était jamais pour une caresse.

Quand je disais à Ernst : « Pourquoi fais-tu tant d'enfants ? », il me répondait : « Mes enfants, c'est mon capital ».

Petit à petit je faisais un peu partie de la famille, et, les soirs d'hiver, je donnais des leçons de calcul aux gamins et avec le patron, nous jouions aux dames.

Et voilà l'objet du titre de mon histoire.

La toute petite Agnès, le schatzle (petit trésor) devait me monter sur les genoux sans que je m'en rende bien compte, et je devais la cajoler machinalement. C'est tellement mignon quand c'est tout petit. Après notre libération, comme je n'avais, somme toute pas été tellement maltraité chez les Bantle, je décidai d'envoyer de Neustadt (Palatinat) ou de Baden-Baden, où j'étais en occupation, un colis de friandises, symboliquement à la plus petite, pour Noël, un peu comme un artiste, chanteur ou instrumentiste serre la main du premier violon en guise de remerciement, à tout l'orchestre qui l'avait accompagné.

Je n'avais pas reçu de réponse, et je n'en attendais pas, la petite Agnès, âgée à l'époque de 2 ans 1/2 - 3 ans ne sachant pas encore écrire.

Donc, ces jours-ci, 47 ans après, je reçois d'Agnès Rieder, née Bantle, une lettre d'une extrême gentillesse, où elle me contait ses souvenirs avec tant de charme, mêlé d'un soupçon de naïveté adorable, que mon épouse, à qui je la traduisais, me dit aussitôt : « On va lui envoyer, à ta petite Agnès, un paquet de nougat, spécialité de St-Raphaël, moins connue que celle de Montélimar ».

J'avais joint une photo, pas trop récente et quelques fleurs odorantes du jardin (violette et mimosa).

J'ai appris, dans sa réponse toujours aussi gentille, qu'elle était mariée, mère de 4 enfants de 29, 28, 26 et 21 ans, et grand-mère d'un petit garçon de 8 ans et d'une petite fille de 18 mois !

A sa lettre elle avait joint des photocopies de ma carte de Noël, et d'une autre, envoyée en mon nom par mon homologue allemand Doktor Muller, pour le jumelage St-Raphaël-Sankt-Georgen.

A Bosingen, je ne faisais pas tellement de différence entre les 9 enfants qui étaient tous gentils, et j'apprenais, 47 ans après que, pour Agnès j'étais le plus beau souvenir de sa plus tendre enfance, que, fillette, elle m'avait écrit plusieurs lettres qui étaient toutes revenues « Inconnu ».

Son père lui avait dit : n'insiste plus, il est certainement rentré en France. Et voilà qu'avec l'aide de la fille de son grand frère Heinrich qui travaille probablement dans l'informatique, elle a découvert un « Pion », retraité des PTT, St-Raphaël. Cette fois la lettre avait touché le destinataire.

Quelques jours après, c'est le grand frère Heinrich qui prend la relève en m'envoyant un jambon fumé entier, avec le label « Bosingen ».

Dans sa correspondance il me rappelait que, le père m'ayant délégué, en son absence, l'autorité paternelle sur la marmaille, je l'avais traité de faoul (paresseux) alors qu'il était couché dans le foin au lieu de venir gratter le cul des vaches comme tout le monde, et que je disais souvent : « A Bosingen, on mange toujours : « Krant und Speck, Speck und Krant », c'est-à-dire « Lard et choucroute, choucroute et lard » du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre. D'où l'envoi de ce jambon, semblable à ceux que je faisais avec son père, quand nous montions les quartiers de cochon dans la grande cheminée, au-dessus du grand poêle en faïence, alimenté pendant les longs hivers par les fagots de branches de sapin que je confectionnais pendant mes rares heures creuses.

L'échange de correspondance continue et Agnès ne voulant pas être en reste, vient de m'envoyer, elle aussi, un gros colis contenant trois grosses boîtes serties des divers pâtés « maison » fabriqués le jour du sacrifice du cochon, avec des petites autos, bonbons, chocolats... pour mon petit-fils de 6 ans.

Nous échangeons des photos, actuelles celles-ci, et Agnès était étonnée que, sur celle du baptême de sa petite-fille j'ai reconnu tout le monde. Heinrich, par exemple, avait 12-13 ans en 1945, et part ces jours-ci à la retraite !

Et maintenant, comme nous disait notre chef de musique quand j'étais clarinette solo au 21<sup>e</sup> RI à Mayence en 1925-27 et que nous répétions l'ouverture de Tannhäuser ou la Chevauchée des Valkyries : « Reprenez-moi ça au début ! »

Donc, si vous le voulez bien, reprenons mon histoire au début.

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Quand nous fûmes libérés, et que le retour au pays approchait, mon patron qui savait que comme hélas beaucoup de camarades j'étais divorcé par correspondance me dit : « Qu'est-ce que tu vas aller faire en France ? C'est tout démolli. Maintenant que tu connais bien le métier, tu te choisis une jeune veuve avec un landwirtschaft (ferme). Tu sais que chez nous les femmes travaillent beaucoup, tu serais le plus heureux des hommes ». Il est vrai que les Russes avaient fait beaucoup de jeunes veuves, quand nous nous réjouissions à la vue de toute les petites croix noires sur le Schwarzwaldes Bote, journal local.

Comme vous pouvez le constater, le tandem Daladier-Gamelin pouvait être satisfait, le stage de cultivateur était bien réussi.

Pour finir, faisons un petit tour en arrière.

En avril 45, nous entendions le canon tonner vers Freudenstadt et, par le téléphone arabe, nous savions que nous allions être libérés par des Français.

Lorsque le 21 avril, jour du cinquantième anniversaire du Fuhrer, j'ai entendu la mousqueterie, je me suis rendu, en ma qualité d'Homme de confiance et d'adjudant S.V.P., seul au milieu de la route dans la direction d'où venait tout ce bruit. Une jeep avec un aspirant et trois hommes s'arrêta à ma hauteur. Je demandai au chef : « Qu'est-ce que je dois faire ? Ramasser les armes, les munitions ? ». Il me répondit : « Oui, les armes, les munitions, appareils photo et radio, même les cartes géographiques ». J'étais donc intronisé Burgermeister, le maire nazi ayant disparu, et commandant la place. Je m'installe à la mairie et lance le garde-champêtre avec mes ordres, assortis de la peine de mort en cas d'observation.

Je demande aux camarades de m'aider, car les paysans, qui me connaissaient, m'apportèrent vite, avec force « gratulieren ! » leurs petits revolvers de la fabrique Mauser toute proche, à Oberndorf. Au passage, la fabrique d'armement, pourtant connue des alliés ne fut jamais bombardée !

Je réarmais tous les camarades. Nous nous étions transformés en troupe d'occupation, et la 1<sup>re</sup> Armée pouvait continuer le combat avec ses effectifs au complet.

Quelques semaines plus tard, quand des camions purent être libérés pour nous rapatrier, après avoir nommé pour me remplacer un maire allemand qui avait souffert trois mois le camp de Dachau et n'osait jamais en parler, nous partîmes par les routes quelque peu détériorées par les combats et nous nous présentons à la frontière. Des gendarmes nous arrêtent et nous ordonnent de déposer nos armes et munitions.

Toujours discipliné, je donne mon revolver et une boîte de 25 cartouches. Arthur avait vendu le sien 500 francs à un autre gendarme. Puis, de loin en loin, les autres gendarmes appelaient : « Hé, les petits — nous étions jeunes en ce temps là — vous n'avez plus de revolvers à vendre ? »

C'est ainsi qu'en 1940, on nous a obligés à déposer nos armes françaises pour entrer en Allemagne, et qu'en 1945, on nous a obligés à déposer nos armes allemandes pour entrer en France. Pour nous, ce fut une drôle de guerre.

PION.

87 ans en août 1992.

Virgile PION (VB)

de Saint-Raphaël.

## NOTA

● **Quand vous nous écrivez, libellez bien l'adresse :**  
AMICALE DES STALAGS V B - X A, B, C  
46, rue de Londres, 75008 PARIS

● **Si vous recherchez un camarade :**

Indiquez ses prénom et nom en lettres capitales, son stalag et son kommando. Mais après un demi-siècle... ne vous étonnez pas de ne pas trouver !

## Le coin du sourire

par Robert VERBA



### LE PLUS FORT

Comme à l'habitude, lors de leur rencontre au déjeuner de l'Amicale, Jean et Louis s'amusaient à se poser des questions relatives aux mots croisés et au scrabble. Ils étaient tous les deux très forts et n'arrivaient pas à se piéger.

Un jour Jean arriva très fier et s'adressant à Louis lui dit :

— Cette fois-ci je te tiens, je vais te poser une question et si tu me donnes la réponse d'ici notre prochaine entrevue il y aura « cent balles » pour toi !

Louis qui possédait chez lui tous les dictionnaires parus jusqu'à ce jour, éclata de rire et répondit :

— Je prends tous les amis à témoin et si je ne réponds pas à ton problème, tu auras « mille balles » mon cher Jean. Allez, vas-y, pose la moi.

— Voilà : quel est le nom commun composé de sept lettres, contenant un voyelle et 6 consonnes ?

— D'accord, 1 voyelle et 6 consonnes, je te le donnerai à notre prochain rendez-vous.

Les jours passèrent et les voilà tous les deux face à face.

— Cette fois-ci tu m'as eu dit Louis ; je reconnais que tu es le plus fort. Voilà tes « mille balles ». Quel est ce mot ?

— Merci, dit Jean, mais je ne m'en souviens plus. En ce moment j'ai quelques absences de mémoire. C'est toi le plus fort, aussi voilà tes « cent balles ».

## Lecture

## Claude BAYLÉ : Prisonnier au Camp 113

(Editions Perrin, 1991)

Chacun connaît l'affaire Boudarel, du nom de ce compatriote déserteur au temps de la première guerre d'Indochine (1946-1954), devenu commissaire politique, c'est-à-dire chargé de la « reconversion idéologique » des prisonniers du Camp 113, lequel était en fait, moins un camp traditionnel de P.G. qu'un centre de perversion mentale pour ceux qui y étaient détenus, et un mouvoir à coup sûr pour la majorité d'entre eux...

Tous les médias écrits et parlés ont retracé l'histoire de ce bourreau demeuré inconnu jusqu'au jour où il fut rattrapé par son passé, et découvert à l'Université où il enseignait... Une action en justice fut alors engagée contre lui, et une plainte déposée pour « crimes contre l'humanité ».

Nous avons très souvent, ici, rendu compte de quelques-uns des nombreux ouvrages parus sur la captivité de guerre, dans sa diversité et dans sa cruauté. Aucun ne nous aura plus indigné que celui-ci par sa spécificité, qui en fait un témoignage hors du commun... Ses brèves pages violentes, sereinement écrites il y a vingt ans, qui n'avaient pas trouvé d'éditeur, ou qui avaient été tenues secrètes, témoignent d'une situation probablement sans égale faite à des prisonniers par la puissance qui les détenait : la faim, la maladie, le manque délibéré de soins, l'endoctrinement politique et son cortège d'insanités, la délation interindividuelle obli-

gatoire, les rivalités suscitées, l'égoïsme qualifié d'émulation s'y déploient sur un registre inouï, incroyable, cynique.

Qu'il se soit trouvé un salaud, un seul, fut-il idéologiquement proche, doublé d'un... con — il s'est reconnu tel lui-même, récemment — pour donner la main à une telle entreprise de déshumanisation et de dépersonnalisation est scandaleux, révoltant. Que le moyen n'ait pas été trouvé, sur place, de mettre fin à ce petit jeu, surprendra tous les anciens captifs... En d'autres lieux d'Europe, d'Amérique ou de Russie la question eut été vite réglée...

Dans un texte qu'il nous a fait tenir récemment, un ancien officier d'Indochine, déplorant que ce tortionnaire qui pratiqua en son temps « l'art et la manière de tuer sans avoir jamais porté la main sur quiconque » soit aujourd'hui, alors que son comportement est connu de tous, simplement laissé « face à sa conscience » par son ministre de tutelle, écrit « qu'il n'est pas nécessaire d'être de la droite ou de l'extrême-droite pour avoir le droit et le devoir de dénoncer des agissements (opérés) dans des conditions de confort supérieures à celles des nazis ».

Nous retiendrons ici, dans ce journal, qu'au nombre des nombreuses victimes de ce sinistre camp, figuraient

d'anciens P.G. français d'Allemagne. L'un d'eux, l'adjudant Buiche, est nommé cité (p. 180) comme « le plus âgé des prisonniers du camp 113, qui avait déjà connu les stalags allemands entre 1940 et 1945 et qui, le soir, lorsque nous avions le temps de bavarder, essayait de comparer ses deux détentions ».

C'est en pensant à eux comme tels, ainsi qu'à tous ces jeunes et moins jeunes soldats de notre armée, prisonniers perdus dans la jungle indochinoise, livrés sans contrôle au fanatisme d'un pseudo-intellectuel manipulateur, et au sadisme de geôliers conditionnés et craintifs que nous recommandons ce livre à nos lecteurs. Il y découvriront une aventure de guerre et de captivité qu'il importe de connaître et de faire connaître.

Que l'homme par qui tant de mal a été fait à d'autres hommes réduits « à quia », puisse trouver encore aujourd'hui des défenseurs, témoigne bien que ce qu'on appelle la solidarité n'est pas un vain mot et que son champ d'application varie à l'infini dans le bien comme dans le mal...

J. Terraubella.

## NOTA I.

Le camp 113 regroupait les hommes de troupe et les sous-officiers. Le camp n°1 était réservé aux officiers. Ceux-ci, bien que soumis au même « lavage de cerveaux », surent mieux lui résister en raison d'une plus grande homogénéité sociale.

## NOTA II.

On apprend que la Cour d'Appel de Paris a prononcé un arrêt (20-12-91) qui fait bénéficier Boudarel de la loi d'amnistie du 18 juin 1966 — et qu'enfin il a été admis aussi à faire valoir ses droits à la retraite. Un pourvoi en cassation a été introduit...

## Kommando dans le Hohenzollern

Au cours du mois de décembre 1940, douze paires de bras français sont mis à la disposition de la firme Mahaute à Bisingen. Là, il faut rester honnête, l'employeur montre beaucoup de respect à ces douze prisonniers, contrairement à ce qui se passe en beaucoup d'autres lieux...

Ces douze « gefangs » logent dans l'appartement d'une petite maison correcte attenante à l'usine. On les emploie à des tâches légères.

Georges PALLUY, un parisien, demeure au « lager » où il a la charge de la préparation des repas et de l'entretien de la cuisine. Chaque matin, comme une ménagère, mais accompagné du gardien armé, il effectue les courses, chez le boucher, le boulanger et l'épicier. Comme il parle couramment l'allemand cela facilite les rapports avec les autochtones.

Cinq gars de ch'nord, se retrouvent entre « pays », deux sont employés à la chaufferie et trois au pliage des chemises de l'armée.

Dans le même atelier se trouvent également deux ingénieurs, dont un chef d'entreprise à Marseille et l'autre employé aux Houillères du Bassin de Lorraine,

ainsi qu'un Lorrain bon teint, votre serviteur. André MOREAU, le plus jeune de la bande, est l'homme à tout faire étant donné sa débrouillardise. Paul DUJARDIN est son alter-ego, sans oublier André ANQUETIL, l'employé de la S.N.C.F., qui voyage, c'est normal, d'un atelier à l'autre.

Depuis décembre 1941, date à laquelle « mon contrat » a été rompu pour être versé dans une usine d'armement, que sont devenus tous ces braves camarades ?

Trois se sont évadés, le lundi de la Pentecôte 1942, fidèles au serment fait à quatre. Tous les trois, Paul DUJARDIN, Georges PALLUY, André MOREAU, ont été repris, comme moi, sans que nous ayons pu nous rejoindre.

Les deux ingénieurs ont été libérés, l'un en 1941 et le second en 1943.

Les six restant ont été libérés à l'arrivée des troupes françaises en avril 1945. Parmi eux, Jules Voisart, rencontré deux fois depuis notre retour, décédé à Roubaix.

Le hasard, paraît-il, fait parfois bien les choses. S'il en est ainsi, peut-être que parmi les camarades

cités, il s'en trouvera un pour apporter son témoignage sur la vie et la fin de ce kommando, depuis décembre 41. Donnera-t-il aussi des nouvelles de chacun des autres ?

Pierre DURAND - V.B.



1941 - En avons-nous déchargé des wagons de charbon dans cette gare de Bisingen, pour le compte de la fabrique de tricots Mahaute.

## LETTRES (par Pierre DURAND)

Dans le journal des tranchées bizarrement appelé « Le Mouchoir », du nom d'un secteur tenu par nos troupes au Bois-le-Prêtre, en 1914-1918, une page est consacrée à la reproduction d'une lettre dite « authentique », qu'un soldat allemand aurait adressée à sa mère en 1916.

L'identification du document (76 ans après) n'étant plus possible, on peut se poser des questions. Toutefois, les termes de la lettre sont pour le moins amusants et les poilus du coin ont dû apprécier.

Nous la livrons telle quelle à la perspicacité de nos lecteurs.

N. B. - Le Bois-le-Prêtre est situé au nord-est de la commune de Montauville. Des combats violents, voire sauvages, s'y sont déroulés d'octobre 1914 à juin 1915, faisant 10.000 morts dans chaque camp.

Outre le monument dédié à ces morts, la nécropole militaire renferme aussi le Mémorial de la Captivité 1939-1945.

Extrait du « Le Mouchoir », n° 12 du 30 juin 1916.

## LETTRE AUTHENTIQUE

## TROUVÉE SUR UN PRISONNIER BOCHE

Chère et tant aimée et respectée mame !

Je t'écris de France où je viens d'arriver par chemin de fer que, dans son Conté, le Kaiser Guillaume II (que Dieu l'inspire !) avait mis à ma disposition. Comme il avait peur que nous ayons froid, il nous a mis 60 au lieu de 30 par wagon. Le ravitaillement a peut-être laissé à désirer : une bille de chocolat à Berlin et une pomme de terre à Metz. Aussi, comme nous n'avions pas souvent la bouche embarrassée, nous avons chanté de nombreuses fois « L'Allemagne au-dessus de tout ». Pourtant je me suis arrêté un moment pour manger la délicate que tu m'avais donnée à mon départ de Königsberg, et comme cette choukroute à la kompote me rappelait kolossalement mon doux foyer, j'ai tout mangé. Le kamarad Schwein qui était à côté de moi me regardait avec des yeux qui avaient l'air de dire qu'ils en auraient bien mangé un peu, mais comme

son estomac n'en aurait fait qu'une bouchée je ne lui en ai pas donné.

Pourtant comme c'est un bon kamarad et qu'il avait l'air d'avoir faim, à Metz, je lui ai donné la peau de ma pomme de terre à sucer : un doux sourire m'a remercié.

A Metz, après avoir mangé notre kartoffel, mes 500 kamarads et moi nous avons défilé dans les rues de la ville pour faire voir à ces sales Alsaciens que l'Allemagne a encore de bonnes réserves.

A la gare, on nous a commandé de dire que nous étions de la classe 15, pourquoi ? puisque nous sommes de la classe 18 !

Pendant le défilé un gamin m'a demandé si c'était du lait concentré que nous avions comme vivres de réserve. Comme il riait, j'ai ri moi aussi, mais je n'ai pas compris. L'Unteroffizier qui nous accompagnait lui a caressé le bas des reins avec sa botte neuve, en disant « Tiens, sale Wacke ». Peut-être qu'il a compris. Car, tu sais, nos gradés doivent être très intelligents puisque l'on ne doit rien dire, ni faire en dehors de ce qu'ils nous commandent : on appelle ça, dans la théorie, l'initiative du soldat.

Après le défilé on est revenu à la gare où nous avons pris le train pour l'endroit où je suis.

Maintenant on attend le major qui doit nous faire un discours ; dans ma prochaine lettre je te parlerai de mon entrevue.

Je vais me coucher dans une étable où je suis très bien : je me trouve à côté d'une vache qui a les yeux rêveurs de ma chère et douce Bertha, la fiancée de mon cœur.

Ton aimant et très respectueux fils.

Karl.

P.S. - Dis à Bertha que je l'embrasse et qu'au premier village je lui enverrai un cordial souvenir de France.

Dans de nombreuses familles il n'est pas rare de retrouver, parmi d'autres souvenirs, des lettres écrites par le soldat, père ou fils, en campagne, blessé, hospitalisé ou prisonnier de guerre.

Pour ceux qui ont conservé ces documents, cela constitue des témoignages précieux du vécu sur le terrain et présente une source de documentation rare.

C'est ainsi qu'une mère de famille a rangé, venant de son fils, René Létouart, mobilisé en 1914, comme brancardier au 309<sup>e</sup> régiment d'infanterie, les lettres que ce dernier lui a adressées quotidiennement et qui ont été écrites du 4 août 1914 au 11 novembre 1918. Au total 1400 lettres. Elles ont été découvertes par M. Paul Létouart son neveu, abandonnées dans une musette.

M. Paul Létouart a eu la bonne idée, après sélection, d'en retenir cinq cent quatre-vingt-cinq, de les réunir et de les publier dans une brochure de 203 pages et onze annexes, intitulée : « A la mémoire du soldat René et de tous les soldats qui n'ont pu laisser de témoignage sur leur enfer quotidien ».

Parmi ces nombreuses correspondances, une a été retenue, écrite à la Noël 1917, qui semble bien décrire les conditions de vie et les aspirations du Poilu de 14-18. M. Paul Létouart a autorisé sa reproduction dans les colonnes du Lien. Grand merci à lui.

25 décembre 1917. Noël.

Chère maman,

Ce matin, je te fais ce petit mot. Hier, nous avons été en remue-ménage. On craignait quelque chose. Le soir, nous avons soupé une douzaine de camarades ensemble, mais personne n'était bien gai. Quatre années de guerre vieillissent et aucun espoir raisonnable d'une fin prochaine ne se dessine. Henri était le plus triste de la bande. Tout le monde a ses soucis. Il faut espérer quand même que l'an prochain, Noël nous trouvera en pleine paix. Demain, nous repartons aux avant-postes. Pour le Jour de l'An, je ne sais si on nous donnera quelque chose, mais pour Noël, rien, absolument rien. On sent que c'est pour l'Etat, la grande purée. Un camarade revient de permission et nous conte qu'il était impossible, avant-hier, d'acheter quoi que ce soit dans les magasins tant il y avait de monde. Et la guerre continue sans que personne s'en occupe...

Nous avons eu, aujourd'hui, une véritable avalanche de neige. Cela n'inquiète guère ceux qui nous dirigent. Ils sont bien au chaud chez eux et nous ne les intéressons pas. Nous nous préparons pour monter en ligne demain. Six jours de repos ou rien, c'est à peu près de même. Contrairement à ce que l'on pensait, les Boches ont été calmes. Je ne pourrai pas t'écrire demain. Je t'embrasse, ne t'ennuie pas.

René Létouart.

# « TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

## CHAPITRE V

Un monde sépare la gent en uniforme du front de celle des lignes plus éloignées. Là aussi on trouve un prolétariat et une élite ; ce qui ne signifie pas que les uns soient complexés par rapport aux autres. Dans une certaine mesure, on se demande même si ce n'est pas le contraire.

S'étant aperçu que leur fusil, planté la crosse dans la terre, tenait très bien, tout seul, devant la guérite, ils entament une bamboche à tout casser, tandis que, les artilleurs, les chasseurs à pied, les motorisés, peu habitués à un tel comportement, viennent cloquer, médusés, le nez à la fenêtre. Quant aux officiers, ils passent en faisant semblant de ne pas attacher d'importance aux gueulements qui s'échappent de là-dedans. — Marche ! Marche ! Marche ! Troisième bataillon !

C'est leur vieux refrain du temps de paix qui leur remonte en tête. Une voiture s'arrête... On entend le moteur ronronner devant la porte... Ça dure... Intrigué, Riote va quand même voir... — Qu'est-ce que c'est ?...

Ça parlotte... Ça chuchotte dans le noir... Riote rentre perplexe...

— Eh ! Les gars, c'est un général, qu'est-ce qu'on fait ? — Gueule « Aux armes ! » — D'accord, Aux armes !... Aux armes !

Il revient dépité. — Le con, il est foutu le camp.

Et puis, il leur faut tous se séparer. Retourner dans leurs unités respectives... Quitter Oberhoffen, et aussi ces commerçants mercantiles qui attendent sur la pédale des étiquettes... Drôlement leur beurre ils font dans cette situation de troupes qui vont, viennent, repartent... Ils abandonnent cette atmosphère surprenante de véhicules bariolés, camouflés... Des conduites intérieures bourrées d'officiers baguenaudeurs qui glandouillent de popote en popote... De cette circulation intense dans un remue-ménage incessant... Les douches en cinq minutes... Le pain ersatz fait de seigle et d'avoine... Le bruit, le tumulte, le désordonné, le foutoir absolu...

On les ramène à l'abri dans des camions russes cédés à la France après la guerre d'Espagne.

Malgré les appels pompeux du généralissime, le dix-sept octobre, les Allemands reprennent la bande de terre des bois de Warndt où de pauvres bougres sont morts pour rien... Néanmoins, les fringuants officiers de salons pavoisent... Il paraît que c'est un repli stratégique.

Durant ce temps, les civils vivent leur petite existence, légèrement agacés par cette guerre qui n'en est pas une... Pour un peu, ils enverraient ces mobilisés qui n'en foutent pas une secouée... Ils achètent, au profit des soldats, des petits dépliantes représentant le maître de l'Allemagne ; quand on les déplie, le visage de ce dernier reconstitue quatre cochons...

Jamais les liquoristes n'ont gagné autant d'argent avec les vins fins, les alcools de luxe, les champagnes de marque... Pendant que certains sont au casse pipes, la haute à l'esprit bas ne se fait pas chier...

La nouvelle mode, c'est également d'avoir un poisson... C'est conseillé par les journaux... Il paraît qu'en cas de gaz asphyxiant le poisson le ressent le premier et flotte le ventre en l'air... Seulement ils en tombent amoureux de leurs têtards et, durant les alertes, ils les emmènent avec eux à la cave...

Toujours à cause des alertes, dans les bistrotts les garçons se font régler en servant, c'est plus prudent, ils y en a qui seraient fous de faire hurler les sirènes rien que pour ne pas casquer...

Finalement, tout le monde s'occupe à sa manière tandis que là-bas sur le Rhin, les tondus continuent de biphoner :

— On vous trompe ! Les Anglais donnent leurs machines, les Français donnent leurs poitrines... Bienvenue à la relève, le repos à Oberhoffen s'est-il bien passé ?...

Les vaches !

Avec la pluie, le froid et les courants d'air, les hommes attrapent un tas de maladies, des rhumes, des amygdalites, des bronchites et le reste... Dans tous les coins, ça tousse, ça éternue, ça crache... Pour se réchauffer un peu, ils se tassent dans la baraque en bois...

Médor entre en coup de vent... Il est cuirassé de pull-overs, vestes, cache-nez, capote, passe montagne, ouate thermogène, coton hydrophile, pommades, gouttes, pilules... Lui, habituellement gros comme un hareng mal nourri, a doublé de volume... Les gars rigolent : — Acré ! V'la Bibendum !

— Penses-tu ! C'est une mongolfière.

— Pas étonnant qu'on n'ait rien à croquer, c'est le crabe qui bouffe tout.

Il s'enfuit penaud, le petit gradé ; plutôt subir les intempéries qu'affronter ces énergumènes...

C'est à ce moment que la sentinelle, de garde sur la voie ferrée, se met à crier pour amener ses copains : — Une fusée ! Une fusée !

Tout le monde sort précipitamment, car la fusée est, avec le téléphone, le meilleur moyen de transmission dans ces coins désertés... C'est également le plus efficace... Une seconde fusée s'élève dans le ciel... Sa couleur ne trompe pas... Un ouvrage est attaqué... Le chef de poste force au standard pour obtenir consignes et informations... Il est fixé... Une casemate est, effectivement, assaillie par deux compagnies teutonnes, légèrement en dehors du secteur de la ligne de Selz ; à quelques kilomètres seulement de Runtzenheim... Plusieurs centaines de fridolins, fortement armés, qui n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres lorsque la sentinelle les a aperçus.

Immédiatement, c'est le branle-bas de combat... Les jumelages se mettent à cracher en direction de l'adversaire qui a la mauvaise fortune de se trouver juste dans l'angle de feu.

Car c'est cela le secret... La force de la ligne Maginot n'est pas dans chaque ouvrage en lui-même, mais dans un ensemble de casemates qui toutes sont tributaires... S'épaulent... Se flanquent.

La topographie des lieux a été soigneusement étudiée au préalable, chaque maison, chaque arbre, chaque poteau, chaque monticule est numéroté sur des photographies panoramiques répertoriées et installées dans la cloche de guet... Dès que l'on a repéré l'adversaire, il suffit d'avertir les ouvrages à droite et à gauche, avec les numéros des emplacements, pour que ceux-ci effectuent un balayage efficace et meurtrier... C'est mathématique, inexorable, et ne laisse aucune place à l'improvisation... La casemate attaquée se recroqueville... Les cloches se ferment et, en dehors des servants du canon et des mitrailleuses jumelées qui restent en action ainsi que le personnel actionnant la machinerie d'aération, tous les autres éléments humains se réfugient dans la partie la mieux protégée... Le pont qui permet d'accéder à la porte blindée est levé... les projecteurs s'allument et illuminent le terrain alentour.

D'autres fusées montent dans le ciel... L'ouvrage attaqué réclame un tir d'artillerie qui ne tarde pas... Ce sont des soixante-quinze... Ça claque sec... Retentit... Explode... Les pauvres frisons envoyés là pour tâter le terrain et la résistance de la ligne, passent de fous quarts d'heure...

Le lendemain, il y aura du boulot pour débayer les cadavres. Cette guerre « paisible » ne le serait-elle pas autant que les imbéciles le prétendent ?...

La pluie persiste... Dense... Implacable... Frigifiante...

Un général faisant sa tournée d'inspection tombe sur un planton qui monte la garde avec un... parapluie... Il écumé, le général qui, la veille, en a trouvé un autre lisant le journal ; il faut qu'il s'y fasse à la psychologie du trouffion de base : ni mécanique, ni soldat de plomb, mais débrouillard, ingénieux, indépendant, plein de personnalité et d'imagination... Ça défrise les amoureux de la hiérarchie, mais qu'est-ce qu'on peut y faire ?

Les képis ne doivent pas penser pareil, car les ordres tombent à tout va...

Plus d'équipes de travail sans protection, une sentinelle en armes doit les accompagner... Ça réagit... — Dis donc, mouche à bœufs, tu vas me suivre partout ? — J'ai envie de pisser, pose ton flingue pour me la tenir !

Interdiction d'avoir des animaux dans les casemates. Les gars sont consternés, ils refusent d'occire leur veau apprivoisé. Interdiction de monter la garde avec des gants... Interdiction des tenues débraillées... Plus de capotes, si pratiques sous la pluie. Et puis on écrème la troupe : les mineurs retournent à leur travail civil... Les paysans pour des moissons qui n'en finiront plus... Les officiers de réserve, pères de six enfants rentrent dans leurs foyers... Puis ce sont les soldats de la classe 15, pères de deux gosses, puis ceux de la classe 17, pères de trois... Et ainsi de suite... Les effectifs s'amenuisent tandis que les affectés spéciaux se multiplient... C'est fou le nombre de buralistes, représentants, marchands de quatre-saisons et fils à papa qui se sentent une âme de métallurgiste... Les bouffeurs à tous les râteliers quand ce n'est pas d'armes... Les fonctionnaires indispensables... Les empaquetés tous formats... La larbinerie des grossiers... Sans compter l'amoncèlement des « Service auxiliaire » repliés dans le Centre où ils plaignent des chambres d'hôtel mal chauffées, des lavabos d'eau froide, des cabinets dans la cours... Quelles terribles épreuves ! On leur en fait des misères à ces indomptables combattants qui rentrent chez eux en fin de semaine !

L'adversaire, bien sûr, ne s'endort pas... Certaines de ses troupes blindées sont concentrées entre le Rhin et le Main, là où des fortifications n'ont pas été édifiées... Mais le temps merdeux est gênant... Il flotte à torrents... Un vrai déluge... Tout est marécageux... Si les frisons s'engageaient là-dedans, ils feraient glou-glou. Comme en plus, ils sortent d'une campagne, leurs armes ont besoin d'être révisées... Ce sont des facteurs qui devraient permettre à l'armée française de se préparer, elle aussi...

Les pauvres mirontons, restés dans cet abominable turbin, ne peuvent pas s'arrêter à ces subtilités dans l'infortune de leur réfectoire crapoteux :

— D'abord, pourquoi les officiers sont-ils payés et nous pas ? Leur patrie est la même que la nôtre !

— Ouais ! C'est dégueulasse ! Quand on se fera casser la gueule, eux, ce sera pour deux mille balles, et nous pour balpot !

— P't'être que c'est pour ça qu'on les paie, pour qu'on les respecte... Forcément, de cette façon, ils ont l'air moins cons que nous.

Pour détendre l'atmosphère de cette attente fastidieuse qui rend les soldats nerveux, irascibles, emportés, batailleurs, l'Etat-Major donne l'ordre à ses officiers de les réunir périodiquement pour les informer de la situation... C'est du « top secret »... Rien ne doit être communiqué aux parents dans des lettres trop indiscretes... Dans la baraque en bois, le Lieutenant Devandre apprend donc à ses équipages groupés, que l'ennemi a installé juste en face de Runtzenheim, sur des péniches, des canons de 380 capables d'endommager nos ouvrages... Si c'est avec des trucs pareils qu'il veut les gonfler à bloc, le lieubitte, c'est plutôt loupé... A moins qu'on ne veuille les éprouver pour qu'ils ne soient pas déprimés au moment de l'action... Il y a tant de choses qu'ils ne savent pas, à commencer par la raison pour laquelle on est en guerre...

La vigilance se resserre. Des infiltrations, il n'y en a pas que dans les sous-sols de la casemate... Il faut multiplier les rondes on craint les éléments des Stoss-

truppe ; ce sont des groupes spécialisés de la Wehrmacht qui grapillent, dans nos lignes, tous les renseignements possibles ; n'hésitant pas, éventuellement, à faire des prisonniers... Comme ce sont les factionnaires les plus vulnérables, Antoine, prudent, ne prend plus ses gardes extérieures qu'allongé sur le ballast de la voie ferrée... De cette façon, nul ne peut l'approcher sans déplacer le gravier ou faire ébouler quelque pierre du remblai... Cela tient également éloignés les gradés, qui ayant appris comment, en temps de paix, il avait assommé un lieutenant de cette façon, ne tiennent pas à récidiver.

— Eh ! Les mecs, paraît qu'on va rétablir les permissions pour tous les mobilisés... Dix jours tous les quatre mois qu'on aura... Plus les « exceptionnelles » pour les calanches, les décorations, les convales, les naissances, les mariages... Trois jours à chaque coup ; si on cumule, on n'a plus le temps de revenir à la châtaigne...

— Des coqs on va être, des cadors de la valseuse... Les harengs de pissotières, ils vont avoir intérêt à mettre les bouts de bois.

— Quand est-ce qu'elle commence, ta Traviata ?

— Ben, le 1<sup>er</sup> novembre... Ou... A la saint glin-glin.

Ils sont dans la chambre de repos, à commenter ainsi leurs minuscules événements... Le retour du sergent Pinon, l'ennemi personnel d'Antoine depuis que ce dernier l'avait viré, jadis, des cuisines... Au bout de deux jours, ils en sont venus aux mains ; le lieutenant a dû convoquer notre toquard qui lui a expliqué que l'époque n'était plus à la bestialité de certains supérieurs à l'égard de leurs subordonnés... Les mesquineries, les vexations, les directives dégradantes, le café volontairement froid au retour d'une garde, les corvées de pluches dehors par un froid glacial. L'officier a dû promettre que cet état de choses allait changer... Il rêve...

René Brecht prévient son pote :

— Fais gaffe, Pinon s'est vanté de t'en faire chier.

— S'il cherre encore je lui bourre la gueule à nouveau.

— Toi, tu seras toujours l'homme des extrêmes, clodo ou ministre.

— C'est pareil !

Notrave intervient :

— Les gnières en peau de vache, ça grouille... Dieu a dû foutre un faux jeton dans sa faiseuse d'anges... Tout comme mon dabe dans les distributeurs automatiques... Seulement, avec mon daron, ça marche.

— Antoine, c'est autre chose, il fait du prosaïsme dans l'idéalisme, et du poétisme dans le matérialisme... Avec des trucs comme ça, on se marre peut-être, mais on est en marge toute son existence.

On entend frapper dans la porte blindée... Grazine interroge :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Die ture ist geschlossen ! Du öffnen Sie !

Rigal souligne philosophiquement :

— Ouvrez ! C'est un alsaco... Si c'était un chleu, il parlerait français, tu penses bien !

(Exclusivité « Le Lien » VB - X A, B, C.)

A SUIVRE.

## DISPARITION

« Le certificat d'études primaires, le bon vieux certifié que l'on voyait souvent encadré dans la chambre paysanne aux côtés des photos agrandies de pépé et mémé, est mort et enterré.

Subsistait de cette époque lointaine l'artisan estimé pour ses succès scolaires, le bon vieux instituteur. Celui qui fit la 3<sup>e</sup> République, les soldats de 14-18 et, il faut le dire aussi, ceux de 39-45. Eh bien, cette race de fonctionnaires quelque peu à part va disparaître. On ne la retrouvera plus que dans les livres de souvenirs. Nous savions que le balayeur était devenu un « technicien de surface » et le cantonnier un « agent de travaux ». C'est fait, l'instituteur que, depuis quelques décennies, on s'acharnait à appeler l'instit' (sans doute pour rendre plus évidente la dégradation de sa profession) est devenu, par le décret du Journal Officiel du 3 août 1990 un « professeur d'école ». Que voilà un beau titre et que nos bons vieux maîtres vont être contents !

Dans nos fidèles mémoires, vivra longtemps celui que l'on appelait Monsieur l'instituteur, qui n'était pas professeur en titre.

Y'a de quoi pleurer sur un morceau de passé révolu.

Le Raleur Charentais

de « EUX et NOUS ».

(Janvier 1991).

## SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 484

HORIZONTALEMENT :

I. - Militaire. — II. - Ironisais. — III. - Truies. - N.S. — IV. - Réé. - Na. - Go. — V. - Aère. - Star. — VI. - Illet. - Sure. — VII. - Nazi. — VIII. - Lotionnés. — IX. - En. - Tes. - Se.

VERTICALEMENT :

1. - Militaire. — 2. - Irréal. - On. — 3. - Louèrent. — 4. - Ini. - Etait. — 5. - Tien. - Zoé. — 6. - Assassins. — 7. - la. - Tu. — 8. - Ringardes. — 9. - Essoreuse.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1992

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE